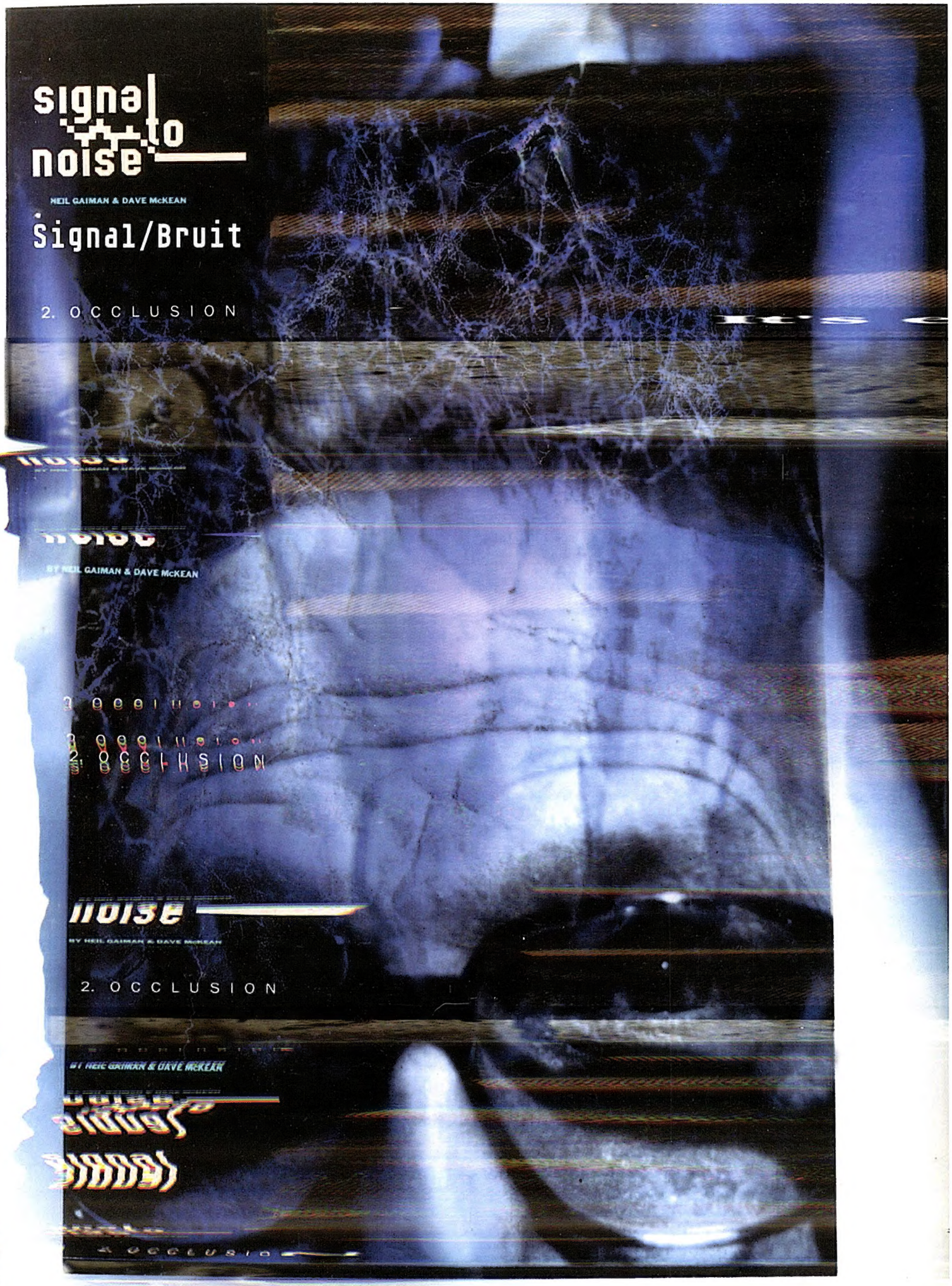
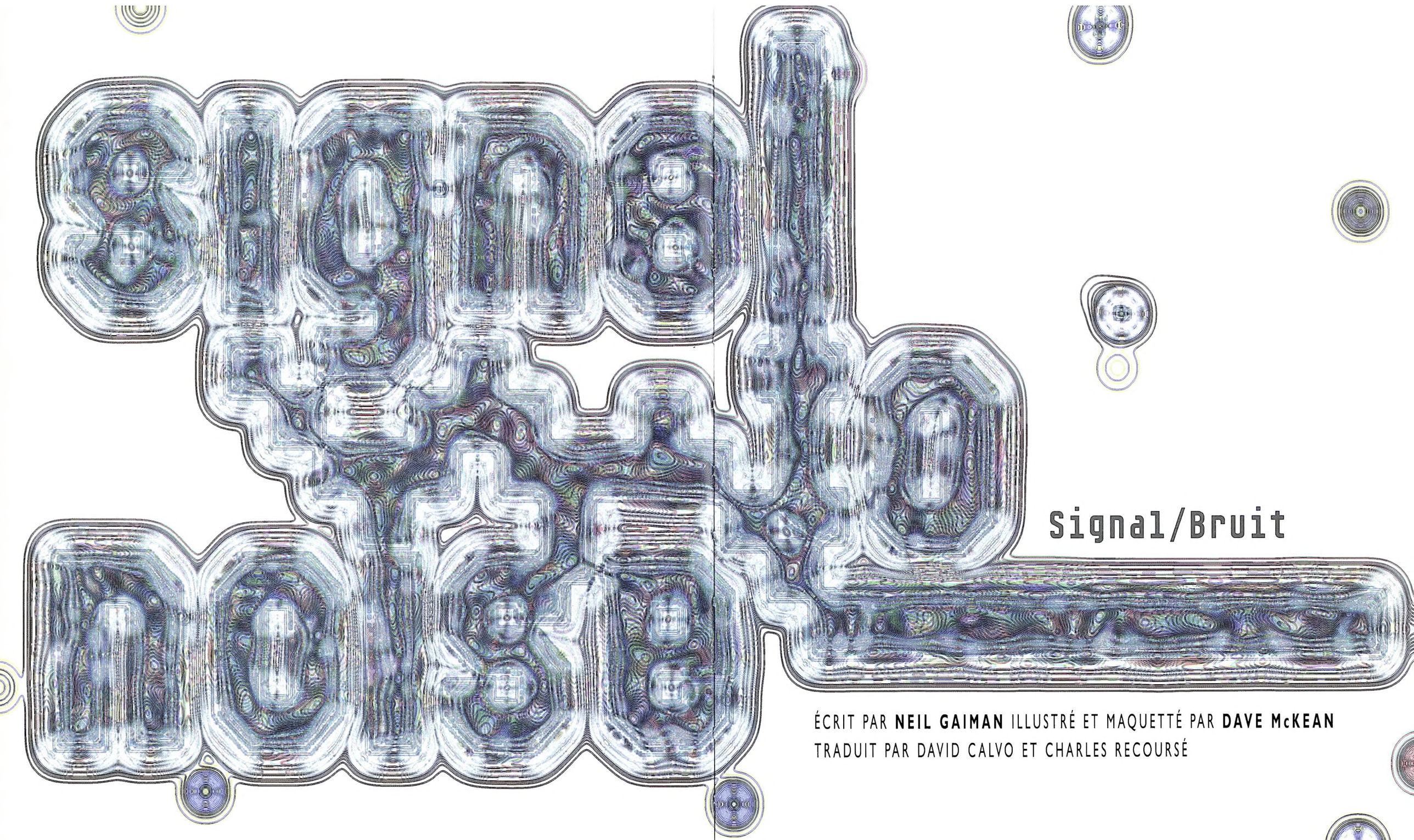
Neil Gaiman +
Dave McKean

signal to noise

Signal/Bruit

Traduit de l'anglais
par David Calvo et Charles Recoursé


signal to noise
NEIL GAIMAN & DAVE McKEAN
Signal/Bruit
2. OCCLUSION
BY NEIL GAIMAN & DAVE McKEAN
2. OCCLUSION
noise
BY NEIL GAIMAN & DAVE McKEAN
2. OCCLUSION



Signal/Bruit

ÉCRIT PAR **NEIL GAIMAN** ILLUSTRÉ ET MAQUETTÉ PAR **DAVE McKEAN**
TRADUIT PAR DAVID CALVO ET CHARLES RECOURSÉ

AU DIABLE VAUVERT

Dédicaces

Neil : Pour Emma Bull et Will Shetterly. Et Fourth Street.

Dave: À Rolie Green, pour avoir donné ta chaleur et ton humour à ma famille, au personnage du réalisateur et à moi.

Merci aussi à Shery Garratt et Phil Bicker chez « The Face », Faith Brooker chez Victor Gollancz, Archie Goodwin, Merrillee Heifetz, Cathy Peters et Barron Storey.

Pour des raisons graphiques et par respect pour l'œuvre originale, nous n'avons pas traduit la nouvelle « Wipe out » (p. 12-13).

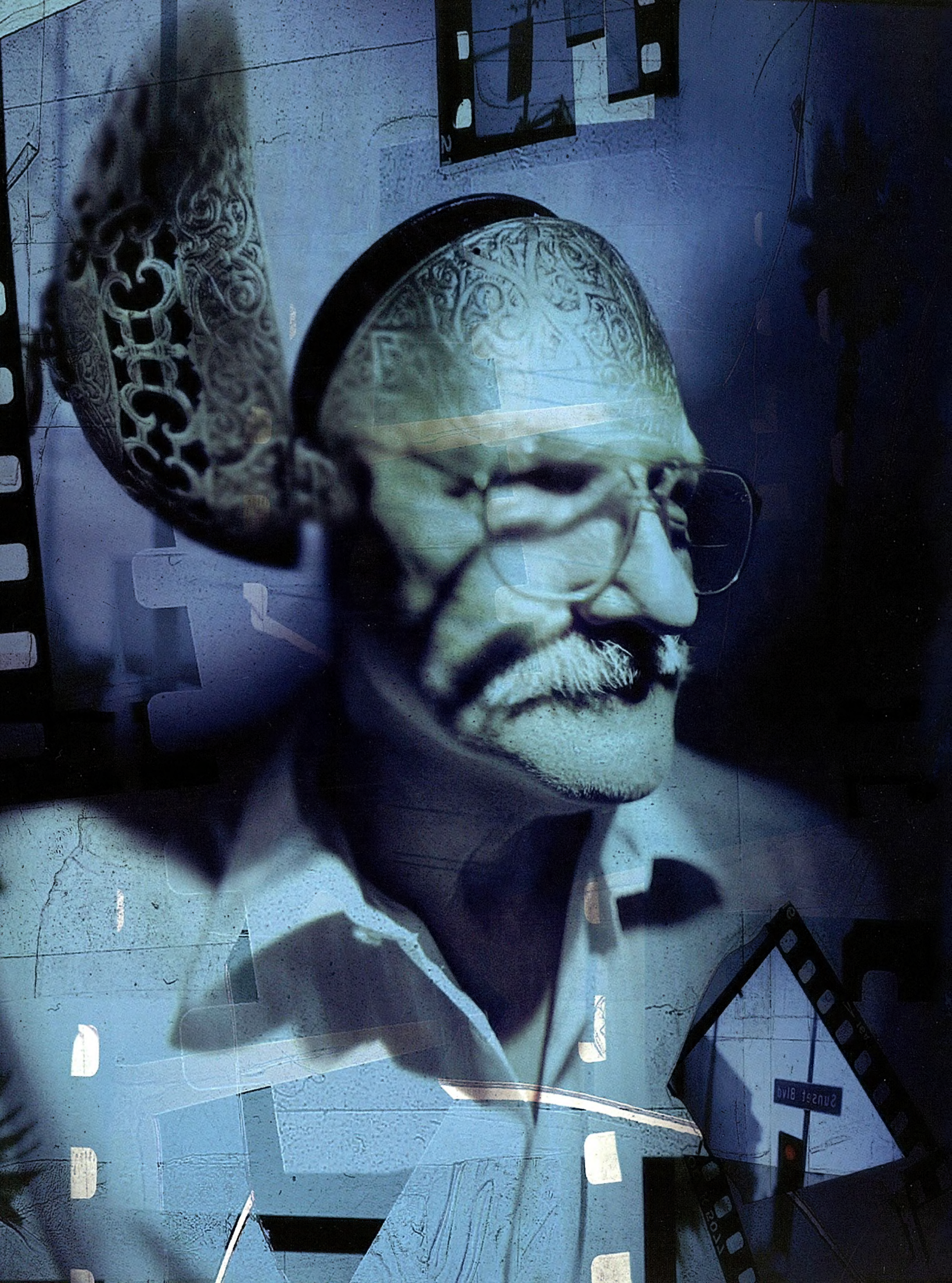
Titre original : **SIGNAL TO NOISE**

ISBN : 978-2-84626-389-4

© Neil Gaiman & Dave McKean, 1992, 2007.
© Éditions Au diable vauvert, 2011, pour la traduction française.
Au diable vauvert – La Laune – 30600 Vauvert
www.audiable.com
Catalogue sur demande : contact@audiable.com

AU DIABLE VAUVERT

Mise en pages de la présente édition : Sébastien Chenaud (sebastien.chenaud@wanadoo.fr)


Sunset Blvd

Introduction à l'édition originale, par Jonathan Carroll

Quand j'étais professeur, une des premières choses que je disais chaque année à mes étudiants était de ne jamais, jamais lire une introduction avant d'avoir lu le livre. Pour une raison perverse, le préfacier ne manque jamais de vous raconter l'intrigue (« Après qu'Anna Karénine se jette devant le train… »), ou vous parle de personnages et de situations avec lesquels vous n'êtes pas familiers car, merveille des merveilles, vous n'avez pas encore lu le livre.

Comme j'ai le plus grand respect pour Gaiman et McKean, j'ai préféré offrir à la place une introduction invisible. Vous pouvez la lire sans vous inquiéter de ce qui est écrit ci-dessus. D'entrée de jeu, je vous dis que ceci n'est que de la gratitude envers deux personnes qui font quelque chose d'aussi dangereux que nécessaire. Comme les chirurgiens ou les astronautes, comme les nouveaux amants.

Les collaborations sont difficiles et fourbes. D'autant plus lorsque plusieurs sensibilités véritablement originales œuvrent à un unique projet. Le seul souci que me pose le travail de ces deux hommes est que tous deux sont si bons dans ce qu'ils font que je me retrouve souvent à lire sans regarder, ou l'inverse. Et c'est injuste, car un conte comme *Signal/Bruit* exige que le lecteur prenne tout d'un seul coup avant de passer à la suite. Tous ces mots et ce funeste qui nous égratignent, toutes ces images sans précédent qui sont comme autant de hiéroglyphes du présent. Comparez cela à une bonne vieille lanterne magique à deux lentilles. En soi vous avez une carte avec « seulement » deux images. Glissez-la dans le bidule et, si vous regardez correctement, vous obtenez de la magie, une vision hors de l'ordinaire.

La vision est le mot clé ici. Pas le bruit. Le titre lui-même est contradictoire, aujourd'hui nous sommes entourés par tant de bruit qu'il devient virtuellement impossible d'y détecter un quelconque signal. Et quand bien même nous parviendrions à nous y orienter, puis à trouver ou à reconnaître les vrais signaux, saurions-nous y répondre ? À quoi peut bien servir une quête si nous sommes incapables de reconnaître le but quand nous l'atteignons ? Je vais tricher un peu et vous dire ceci : *Signal/Bruit* traite d'un réalisateur qui, lorsqu'il apprend qu'il est atteint d'une maladie mortelle, décide néanmoins de continuer à travailler sur son projet jusqu'à son dernier souffle. Que sommes-nous censés retirer de ça ? L'esprit indomptable de l'humanité ? Ou son envers moche – la vie est une pute, puis on crève ? Seule compte la quête, ou bien toute quête est échec ?

Le critique Robert Harrison a dit, « Un bon guide doit vous mener à des lieux et vous laisser à la porte, à des listes d'endroits où certains types d'expériences peuvent être vécus. Si vous lisez vous ne voyez pas, et inversement. Les voyageurs ne devraient lire qu'à la nuit tombée. » (Robert Harrison, *Eccentric Spaces*) Ce qui me laisse sans voix, c'est que des virtuoses tels que Neil Gaiman et Dave McKean font les deux. Ils nous emmènent quelque part, puis nous conduisent en nous montrant que regarder. Il se pourrait bien qu'ils créent les guides ultimes pour notre quête et notre époque, les plus nécessaires.

On a beaucoup écrit dernièrement sur la nouvelle maturité des comics, mais c'est une expression impropre. Les comics ont toujours eu pour intention de divertir. *Signal/Bruit* ne divertit pas. Il gratte, il provoque, il effraie. Il vous dit des choses que vous ne voulez pas savoir avant de vous retourner en vous demandant d'y regarder de plus près pour voir l'émotion, la beauté d'une lumière qui danse sur l'arête de la vie, une vérité aussi simple et directe que la mort. Ce n'est pas un « comic ». Ce n'est pas un « roman graphique », le terme en vogue ces temps-ci et qui ne manque jamais de me rappeler les magazines sexy que des gens lisent d'un œil absent dans des bus en Italie ou en Espagne. J'aimerais que quelqu'un aille chercher un peu plus profond et en rapporte un nom convenable.

Car faire l'expérience de ces travaux est comme passer un mois dans les hauteurs des Alpes. Vous en revenez plus mince, plus fort. Vous êtes accoutumé au silence et avez ainsi appris l'existence d'une voix intérieure qui vous parlait depuis longtemps, urgente et ignorée. Vous tolérez moins le bruit blanc du monde, mais ce sera un atout. Dans les premières pages de cette histoire, un médecin dit au mourant, « Tu dois nous laisser t'examiner – tu dois nous laisser te soigner. » L'homme rechigne, mais quiconque lit *Signal/Bruit* a déjà commencé le traitement.

Jonathan Carroll, 1992

Signal/Bruit a eu plusieurs vies.

Il a tout d'abord été une commande du magazine *The Face* intitulée *Wipe Out*. J'ai découpé le texte d'un article sur le piratage informatique et recollé de manière semi-aléatoire les morceaux pour créer un monologue fragmenté en boucle avec un travelling autour d'un homme au clavier, qui appuie sur Entrée, un éclat de temps.

The Face était le magazine des années 80, il a défini le design d'une génération de publications, son austérité audacieuse se répandait sur les rayonnages des kiosques comme un virus. Mais dans les nineties, qu'a fait le magazine des eighties ? Ils ont pensé un moment à arrêter au faîte de leur gloire. Pour le bouquet final, Sheryl Garrett a décidé de commander une histoire graphique sérialisée et m'a demandé de proposer des idées. J'en ai parlé à Neil Gaiman et nous avons rapidement fait le tour de tous les groupes les plus évidents de vingtenaires habitant Londres et des idées pop, branchées et vaguement futuristes, avant de laisser tomber tout ça au profit d'un retour dans le temps envisagé comme moyen d'aborder le futur. J'avais pris des notes biographiques sur Sergei Eisenstein pour une histoire potentielle sur la fin de sa vie. Neil était fasciné par les événements étranges et en partie mythiques qui entouraient l'année 999. Le dernier changement de millénaire semblait marqué par des manifestations étonnamment familières ; de nouvelles maladies virulentes emportaient de larges tranches de population, des religions fondamentalistes et des suicides de masse se concentraient autour de l'apocalypse et de la fin des temps prévue pour le 31 décembre.

Nous avions ainsi un point de départ. Un réalisateur mourant qui planifie l'ultime film qu'il ne tournera jamais. Avec pour cadre stylistique le magazine qui nous hébergeait, ce serait au lecteur de dégager ce qui importait dans l'histoire, dans la vie et l'œuvre de notre personnage, dans le magazine lui-même. Ce qui était le signal et ce qui était le bruit.

Les délais étaient plutôt serrés. Neil a écrit un scénario grossier, je devrais le réviser, l'illustrer, le lettrer et livrer les pages achevées la première semaine du mois ; ce serait en vente le 4.

Un an plus tard, Victor Gollancz nous a offert la chance de compiler les chapitres en un volume unique. Nous y avons ajouté quelques morceaux après que j'ai reçu une critique longue et exhaustive du livre de la part de l'artiste Barron Stoney, qui dit en gros que nous n'avions pas assez approfondi l'aspect bruit. Les quelques chapitres que nous avons ajoutés étaient très bruyants. J'ai aussi saisi la chance de nettoyer certains dessins qui étaient un peu bâclés dans la version sérialisée. Comme les parties originelles étaient sorties à un mois d'écart, nous avons aussi décidé qu'il fallait à chaque chapitre quelque chose pour le séparer du suivant. Nous avons créé des doubles pages avec du texte généré aléatoirement par ordinateur, que certains critiques virent comme des âneries obscuristes et d'autres comme les parties capitales du livre.

L'édition complète, accompagnée d'une merveilleuse introduction de Jonathan Carroll, a été publiée en Grande-Bretagne en 1992, aux États-Unis un peu plus tard cette même année par Dark Horse, et partout en Europe peu après, et elle continue à être réimprimée.

Signal a ensuite eu une existence virtuelle en tant que projet de film possible, avant de devenir une pièce créée à Chicago par le NOWtheatre Group.

Mais c'est la fiction radio qui demeure ma version préférée. Initiée par Anne Edyvean et diffusée en 1996, elle traite les thèmes du signal et du bruit de la façon la plus pure qui soit, par le son. Il semble qu'une image soit en général nécessaire pour identifier une personne, mais les ambiances sonores sont par définition impressionnistes, abstraites. Le bruit de fond noie parfois l'action au premier plan, mais en plus d'être parfait pour cette histoire, c'est comme si elle était plus compréhensible immédiatement par l'auditeur. Vous la sentez, de même que vous sentez l'émotion dans la musique. Pas besoin d'explication. La musique a été enregistrée au studio Real World de Peter Gabriel, qui se demandait ce qui se passait puisqu'il venait d'écrire une chanson intitulée *Signal to Noise*.

J'ai appelé Ian Bellamy par le biais de son agent car j'avais besoin d'une voix musicale chaude pour résonner avec les monologues intérieurs du réalisateur. À la fin, cette voix s'est aussi retrouvée reflétée par le piano, mais le jeu de Ian a été magnifique et expressif, il regardait les planches du livre pour y trouver l'inspiration et invoquait le ton le plus approprié. Au déjeuner nous parlions de tout, et de cette rencontre a découlé une série de collaborations, du label Feral Records à une bande originale de film, un livre pour enfants et des pochettes de disques.

J'étais à New York avec ma famille et des amis pour le changement de millénaire. Neil et moi réfléchissions à nos quinze années de travail en commun, et nous regrettions que la pièce ne soit pas accessible au public. Quelques coups de fil à la BBC plus tard, nous avions récupéré les droits pour sortir le disque.

Je suis quasiment sûr que la vie de *Signal* n'est pas terminée. L'écoulement de la vie est un thème qui réapparaît dans nombre de nos travaux communs et individuels. Peut-être y a-t-il un médium parfait pour exprimer ces idées, peut-être ce projet est-il interactif, peut-être est-ce encore à créer.

Dave McKean, juin 2000

Dave McKean avait la varicelle. Rien de très grave, mais l'acteur Warren Mitchell ne l'avait jamais eue, ce qui signifiait que Dave ne pourrait pas assister à l'enregistrement. Il est resté chez lui à fulminer.
De mon côté, je pouvais y aller et ne m'en suis pas privé. J'ai même dû jouer le rôle de Reed – que devait tenir Dave – au pied levé, c'était génial. Plus tard, Dave a doublé avec sa voix. J'ai eu le plaisir de jouer, sans la gêne de m'entendre sur le produit fini.
Nous étions au Studio Seven, à Broadcasting House – le plus grand et le meilleur studio de la BBC pour les pièces radiophoniques, rempli de portes de différentes sortes qui s'ouvrent et claquent chacune avec un son propre, des escaliers qui ne mènent nulle part mais sont parfaits à monter et à descendre. C'était un endroit étrange et merveilleux (même si la réserve d'accessoires derrière, avec des objets utilisés depuis soixante ans ou plus, est encore plus bizarre et merveilleuse).
Anne Edyvean était une réalisatrice inspirée et inspirante, et la compagnie de théâtre de la BBC était aussi professionnelle que déconcertée par certains des rythmes que nous leur avons imposés afin de créer l'effet de bafouillement entre les parties : jeux d'association libre, spots publicitaires improvisés, bizarreries en tout genre pour quelques secondes de magie çà et là.
Warren Mitchell a exploré le personnage du réalisateur, lui a fait parcourir le monde pour trouver sa voix et a finalement opté pour l'anglo-irlandais ; je pense que c'est parce qu'il adorait que l'accent transforme le mot « film » en « fillum ».
Mon instant préféré a été lorsque je me suis aperçu que nous pouvions utiliser les deux versions de la chanson de Groucho pour la ponctuation.
Celui que j'ai le moins aimé a été quand Anne m'a dit que, pendant qu'elle était au Tibet ou n'importe où la BBC l'avait envoyée, les disques de la pièce avaient été effacés ; elle a dû tout reconstruire à partir des DAT.
Et le moment qui m'a le plus appris ? Un commentaire d'Anne sur le script. Je voulais qu'Inanna ouvre une « enveloppe jaune ». « Tu devrais changer ça », m'a-t-elle dit, « si tu ne veux pas que le régisseur te demande quel bruit fait le jaune. »

Neil Gaiman, juin 2000

Et le signal continue.
En 2000, j'ai sorti la version BBC de *Signal/Bruit* sur mon label Feral Records, et j'en ai donné un exemplaire à Keith Griffiths, producteur pour les frères Quay et Jan Svankmajer, mais aussi pour les films que j'ai faits avec Iain Sinclair et Chris Pettit. Il paraissait le voir comme un film et m'a convaincu d'en tirer un scénario.
En 2002, nous avons emporté le livre et une ébauche au Film Council à Londres, et ils ont accepté de le développer en finançant un court « échantillon technique ». Nous avons tourné pendant deux jours et conçu un extrait de douze minutes qui s'attaquait aux collages, images multicaméras, cavaliers et montagnes en images de synthèse, scènes improvisées façon documentaire, et souvenirs estompés que j'avais en tête pour le film. Heathcote Williams jouait le rôle du réalisateur et a apporté au projet son extraordinaire esprit poétique et sa connaissance de presque tout.
Puis, en 2003-2005, j'étais enlisé dans mon premier film, *Mirrormask*, et j'ai mis *Signal* en attente.
Mais le processus de postproduction pour ce film a été si tortueux que j'ai fini par envisager *Signal* comme une échappatoire, quelque chose de créatif qui distrayait mon esprit de l'angoisse quotidienne des ordinateurs qui plantent, des budgets qui fondent et des délais explosés. Tout ce que je ressentais de plus sombre à propos de ce que je faisais se déversait dans le script, et d'un coup il était six fois plus long que le livre, bien plus profond et très personnel.
Nous sommes maintenant en 2006, Keith et moi approchons des acteurs et le projet a été accepté par le premier Festival du film de Rome parmi les dix « films en développement ».
Et puis il y a cette nouvelle édition, augmentée pour inclure le chapitre « Millénaire » additionnel qui figure sur le CD. Quiconque accoutumé au livre original pourrait se demander pourquoi tout ici a l'air légèrement différent. À vrai dire, les films du livre ont été perdus, puis retrouvés dans un état désastreux, et tout le livre a dû être reconstitué à partir de pages invendues, de transparences, de conversion du film en fichiers, et de tous les bidouillages possibles.
Bien que ses diverses incarnations racontent dans le fond la même histoire, je ne me lasse pas des thèmes et des questions qu'il soulève. Comme si tout cela vivait avec moi et changeait avec l'âge, mon état d'esprit et ma situation géographique.
Quand je mourrai, j'essaierai de laisser une version alternative du dernier chapitre à faire graver sur ma pierre tombale.

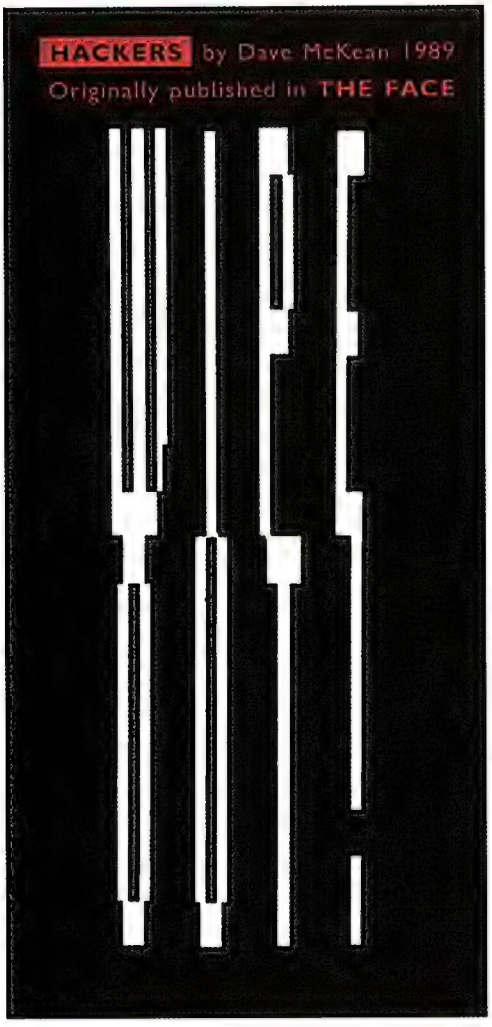
Dave McKean, juin 2006

Rêve final.

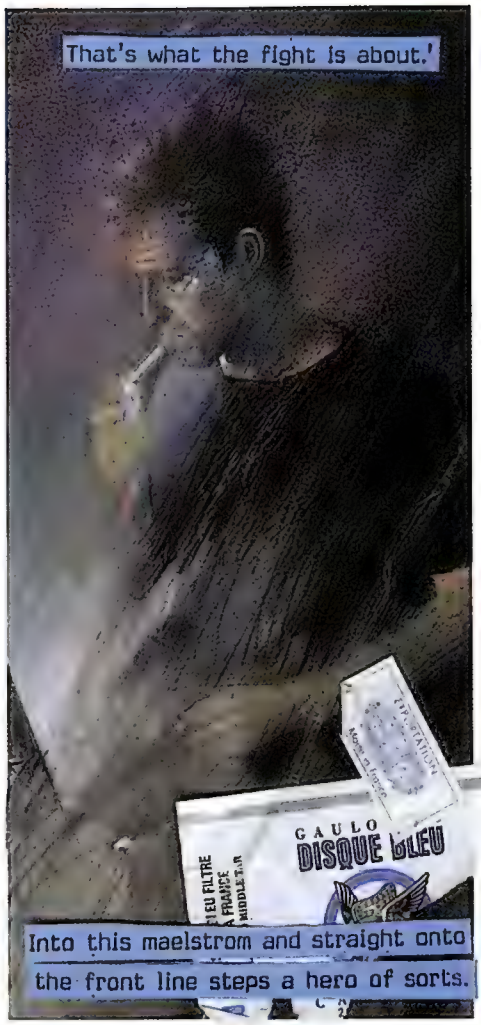
En 1992, alors que la première édition compilée de *Signal/Bruit* s'apprêtait à sortir, je faisais un rêve récurrent.
J'étais à Londres et décidais de faire un saut chez l'éditeur, Victor Gollancz, pour voir si les premiers cartons avaient été livrés par l'imprimeur.
Tout le monde était surpris de me voir, même si Neil était là.
Je demandais à voir le livre.
Il était bien plus gros que ce à quoi je m'attendais ; un volume de cinq cents pages au moins, très épais, lourd.
Je commençais à le parcourir.
Au premier abord, impossible de trouver *Signal*. Il y avait d'autres histoires au début qui apparaissaient être des épisodes de The Flash, le superhéros DC. J'en parlais à Neil, et il me disait qu'il les avait écrits avant notre rencontre et avait pensé les inclure dans notre livre pour le renforcer un peu.
Je continuais à chercher l'histoire que j'avais illustrée, mais à la place il y avait plein d'autres archives de Neil. Des croquis, des notes, des trucs qu'il avait trouvés dans son bureau et mis dans le livre.
Je finissais par trouver *Signal*, tout à la fin du livre. Il ne faisait que quelques pages. J'étais sûr qu'il aurait dû être plus long, mais la mémoire me faisait peut-être défaut.
Puis je fermais le livre et regardais la couverture. Je croyais l'avoir faite, mais en fait c'était un dessin au crayon rouge d'un visage sur du carton marron.
Neil me disait que c'était son jeune fils, Mike, qui l'avait fait.
Je me réveillais.
Ça a duré quelques semaines.

Donc.
J'ai inclus trois nouvelles au début du livre. *Wipe Out* était une double page pour le magazine *The Face*, qui les a poussés à commander *Signal/Bruit*. *Déconstruction* était aussi une commande, pour un magazine allemand cette fois, et a été réalisée dans le même style cut-up. *Frontières* a été faite pour un livre international qui célébrait la chute du Mur de Berlin, et a été écrite par Neil pendant que je travaillais sur *Signal* ; elle en partage les images et l'esthétique.
Je n'ai pas inclus mes vieux strips du *Frelon vert*.
Désolé.

Dave McKean, août 2006

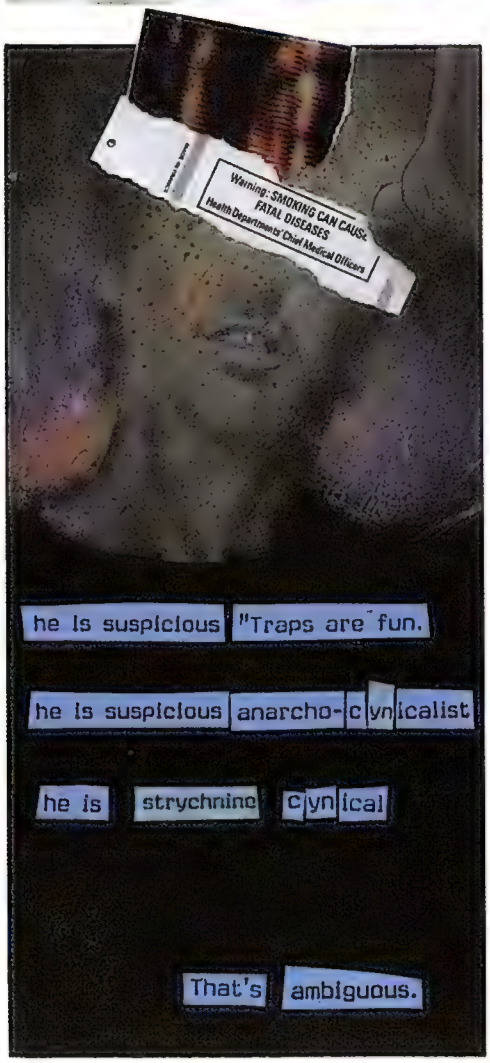


everybody should be able to understand
the moment they sit down.
There should be no mystery, obfuscation
deception cept i cation. protection,
protection,
no protection,
That's ambiguous.

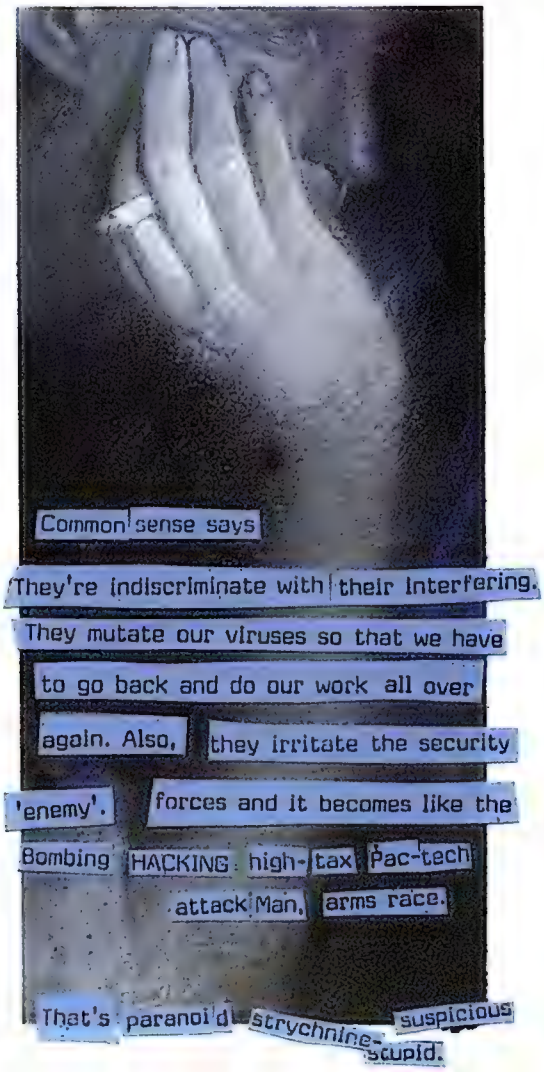

That's what the fight is about.'

Into this maelstrom and straight onto
the front line steps a hero of sorts.

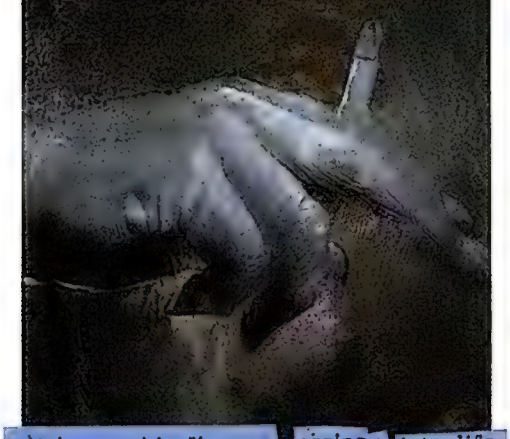
The battle lines might seem clear
but to an outsider they can't be
seen for smoke.
he is suspicious of government hackers
hack high-tech simplistic silicone
silly name cognoscenti. compu
con compact Big Blue police



he is suspicious "Traps are fun.
he is suspicious anarcho-cynicalist
he is strychnine cynical
That's ambiguous.


Common sense says
They're indiscriminate with their interfering.
They mutate our viruses so that we have
to go back and do our work all over
again. Also, they irritate the security
'enemy'. forces and it becomes like the
Bombing HACKING high-tax Pac-tech
attack Man, arms race.
That's paranoid strychnine- suspicious
stupid.

It's better to have one system of protection,
then everbody knows where they are.'



-Blip snaps his fingers- springs into life.
"Hullo, Right, time to do my job,"

in The final judgement the Americo
Russo Tokyo, zero scientists
remembered that the passwords were
quite likely to be taped to the inside
of the nearest National University
mentality
isn't it?"

enter
Pandora's box

-Blip snaps his fingers-

a bloody great click Blip

a big bang Bombing blank Blip

an old- fashioned Luddite style attack
black Blip

ambi
ambiguous

That modern cliche click Blip,

'information is power' and the manner
in which the authorities consistenly
underline its mean ??
meaning also justifies any 1984-type ???
-type fears felt by hackers.

The 1984 Data Protection Act gives
everybody access to ?????
files held on them in con ?
computers ????

"computer technology is ?
accelerating and in the process is
burning the social fabric that ?
supports it." ?????????

????

turn on

plug in

???

wipe out

déconstruction
par dave mckean
première publication en 1990
instant magazine
allemagne

la nuit est une plume de freux
pliée sur son flanc
un oiseau ordinaire
la lumière tombe dessus

la lune est une tache blanche
le ciel verse de l'eau
souille la lumière
des nuages tombent au travers

la fenêtre projette une ombre
colore tout sur son chemin
symbolisme de masse
qui tombe derrière sa tête

l'homme ne sait que penser
tente d'écrire de la poésie, marques sur papier
une petite vanité
qui tombe à jamais

l'homme qui tombe marque le
symbole de l'ombre

un symbole ordinaire

un symbole de vanité

une vanité qui souille sa tête

lumière de plume

l'homme ne sait-il pas

le symbole sait tout

le symbole souille sa tête

un homme ordinaire

des lettres tirées comme des dents pourries
forment ce virus insidieux
un virus mondial
aie la foi
sécurité dans les nombres
la nuit
tombe
le blanc
tombe
l'ombre
tombe
l'homme
tombe
tombe

Frontières

Un texte illustré par
Neil Gaiman et Dave McKean
Première publication dans Breaththrough, 1990.

OUVERTURE.

« Quelque chose existe qui n'aime pas les murs »

Robert Frost a dit ça, mais il suggère aussi, dans le même poème, « Réparer le mur », que « les bonnes clôtures font les bons voisins », alors qu'en savait-il ?

LE PREMIER MUR.

Je me demande qui a élevé le premier mur. Ce qu'il ou elle avait en tête. La protection ? L'intimité ? Ou autre chose.

Nous bâtissons nos civilisations avec des murs, qui nous offrent abri et fortification et maintiennent « les autres » dehors : éléments, bêtes sauvages, ceux qui nous sont différents. Les murs nous définissent, comme ils nous divisent.

Les murs séparent les gens ; pas seulement les murs que nous élevons. Peut-être, les murs dont nous devons le plus nous méfier sont ceux que l'on ne voit pas, ceux dans lesquels on croit.

LE DEUXIÈME MUR.

Je rêvais de ça quand j'étais petit.

Dans mon rêve il y avait une note, une note de musique, un son, et quand elle résonnait tous les murs partout s'émiettaient. Et tout le monde partout voyait.

Tous voyaient chacun en train de faire ce que l'on fait derrière les murs. Personne n'avait plus nulle part où se cacher.

Puis je me réveillais, et je n'ai jamais su si c'était bon ou mauvais, de ne plus avoir de murs. De n'avoir plus d'endroits où se cacher, et pouvoir aller partout, plus de faux-semblants, plus de protection, plus de secrets.

LE TROISIÈME MUR.

On me dit que la Grande Muraille de Chine est-le seul édifice humain qui se voie depuis l'espace.

Je n'ai jamais vu la Terre depuis l'espace. Je ne connais personne qui l'a fait.

J'ai seulement vu des photos.

On me dit que, depuis cette hauteur, il est difficile de distinguer les pays. Comme s'ils étaient coloriés, à la façon des vieilles cartes qu'on avait à l'école.

Alors vous voyez.

LE QUATRIÈME MUR.

Lorsque j'ai entendu que le mur de Berlin tombait, ma première réaction a été le soulagement : et puis je me suis dit, et si une jeune femme avait passé des années – la moitié de sa vie – à peindre sur ce mur ?

À peindre un message, ou un dessin.

Si chaque matin elle s'était levée tôt, était sortie et avait peint une ou deux lignes sur le mur. Chaque jour, sous la pluie ou la neige, parfois dans le noir. C'était son cri contre l'oppression. Sa protestation contre le mur.

Elle avait presque fini quand ils l'ont mis à bas.
Les gens pouvaient aller et venir à leur gré. Le mur contre lequel elle avait proteste avait disparu, et sa création avec lui, divisée en morceaux d'art et vendue à des collectionneurs…

Je me demande ce que ça lui a fait. J'espère qu'elle n'a pas été déçue.

Moi je l'aurais été.

FERMETURE

On devrait peut-être regarder au-delà des murs.

Écoutez : peintres et écrivains et musiciens et cinéastes et vous qui peignez des graffitis et des slogans qui éclosent comme des fleurs éclatantes sur les flancs des immeubles décatis – vous tous.

Il y a un quatrième mur qui doit être abattu.
Les gouvernements et les voix officielles nous rabâchent que les bonnes clôtures font les bons voisins, et ils renforcent les contrôles aux frontières avec l'objectif de nous rendre heureux là où nous sommes.

Mais quelque chose existe qui n'aime pas les murs, et ce quelque chose se nomme l'humanité.

« Tout a un sens ou rien n'en a. En d'autres termes, on peut dire que l'art se fait sans bruit. »

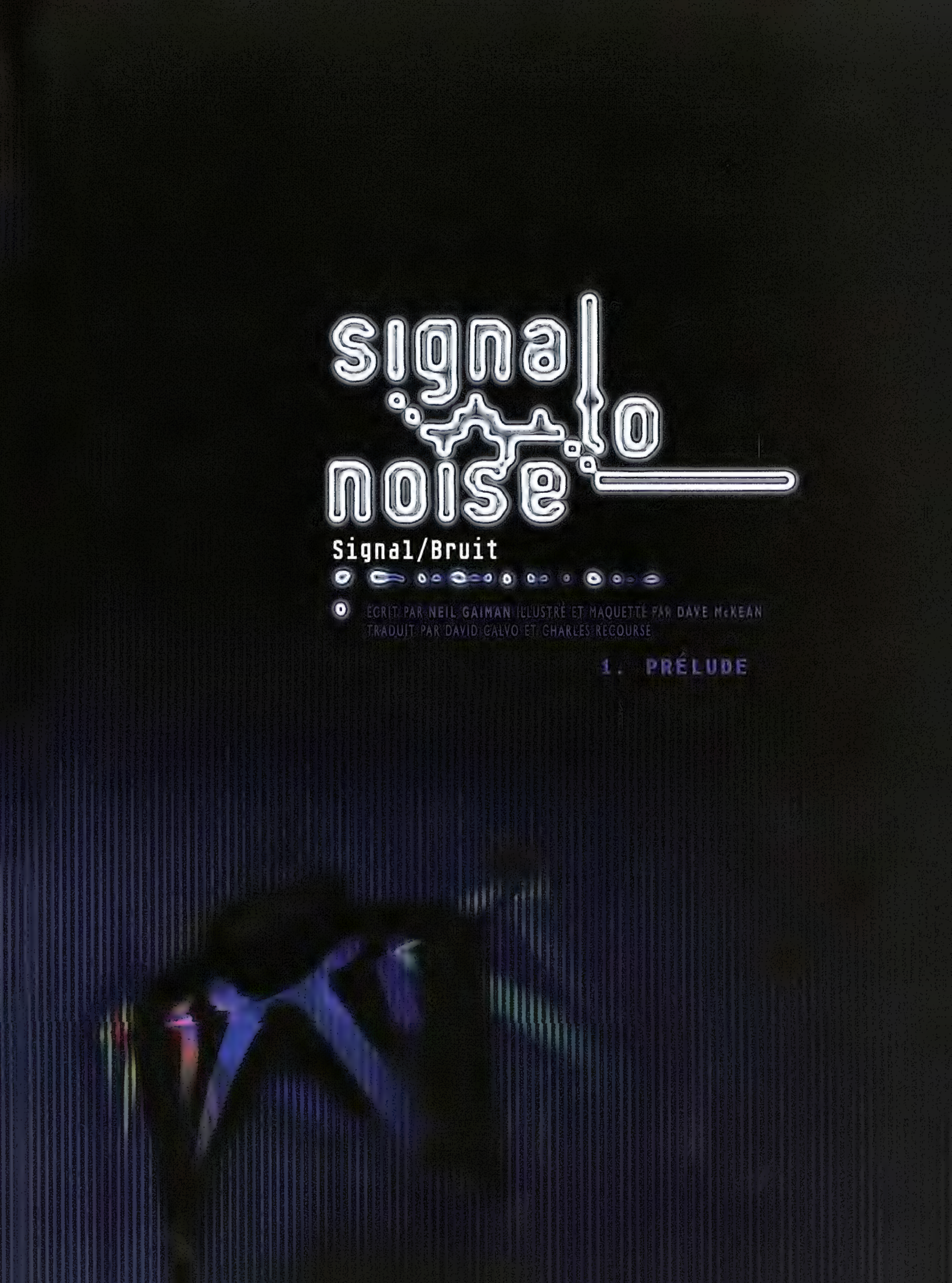
Roland Barthes, *Introduction à l'analyse structurale des récits*

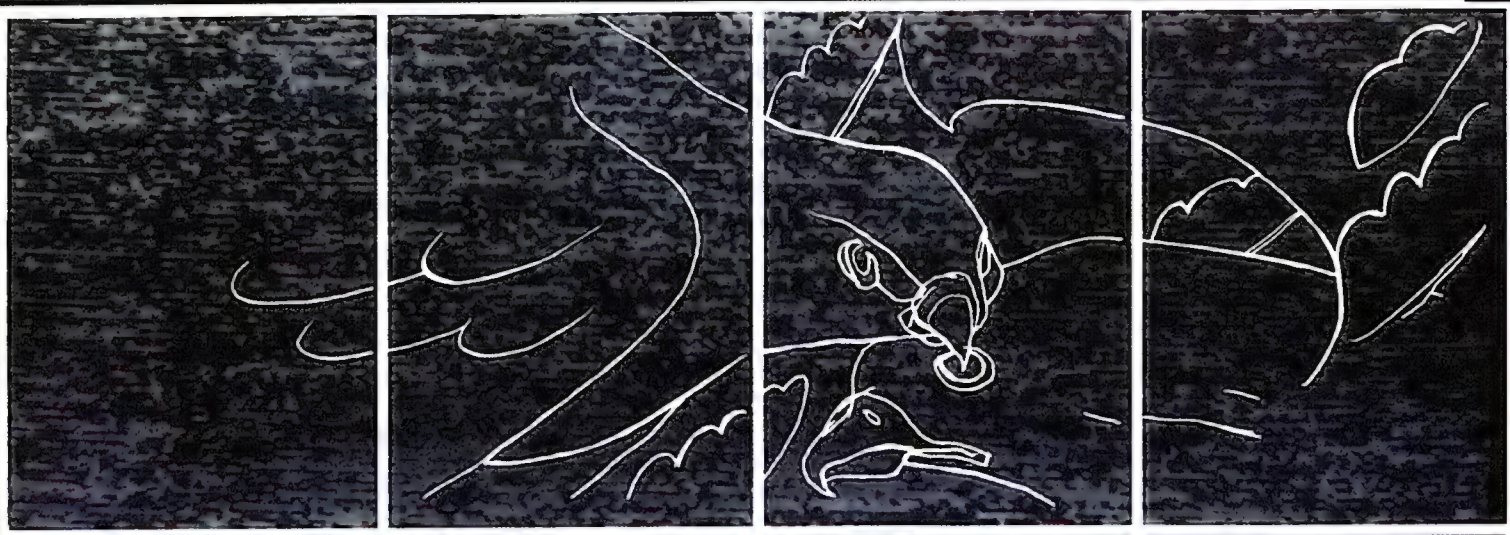
signal to noise

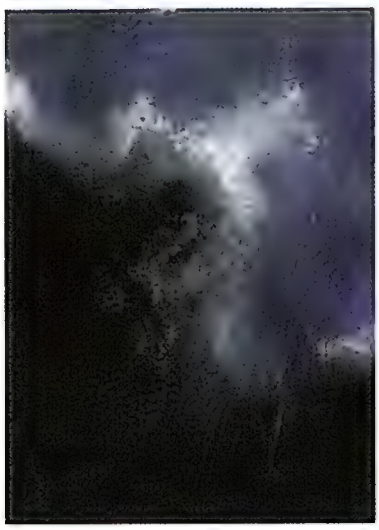
Signal/Bruit

ÉCRIT PAR NEIL GAIMAN ILLUSTRÉ ET MAQUETTÉ PAR DAVE McKEAN
TRADUIT PAR DAVID CALVO ET CHARLES RECOURSE

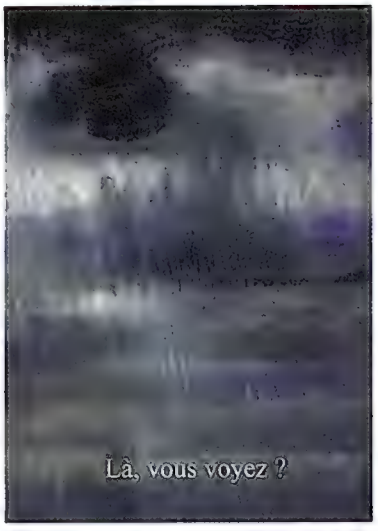
1. PRÉLUDE



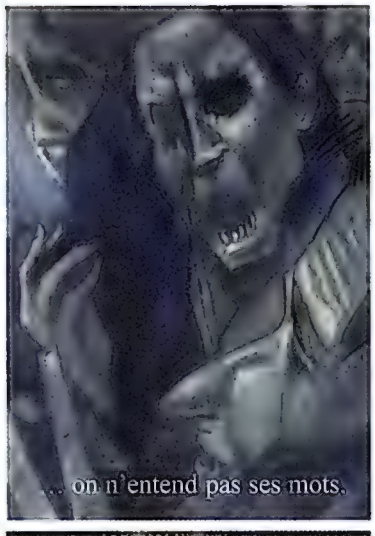




Peut-être qu'ils
scrutent les cieux.


Là, vous voyez ?

L'un d'eux hurle...


... on n'entend pas ses mots.

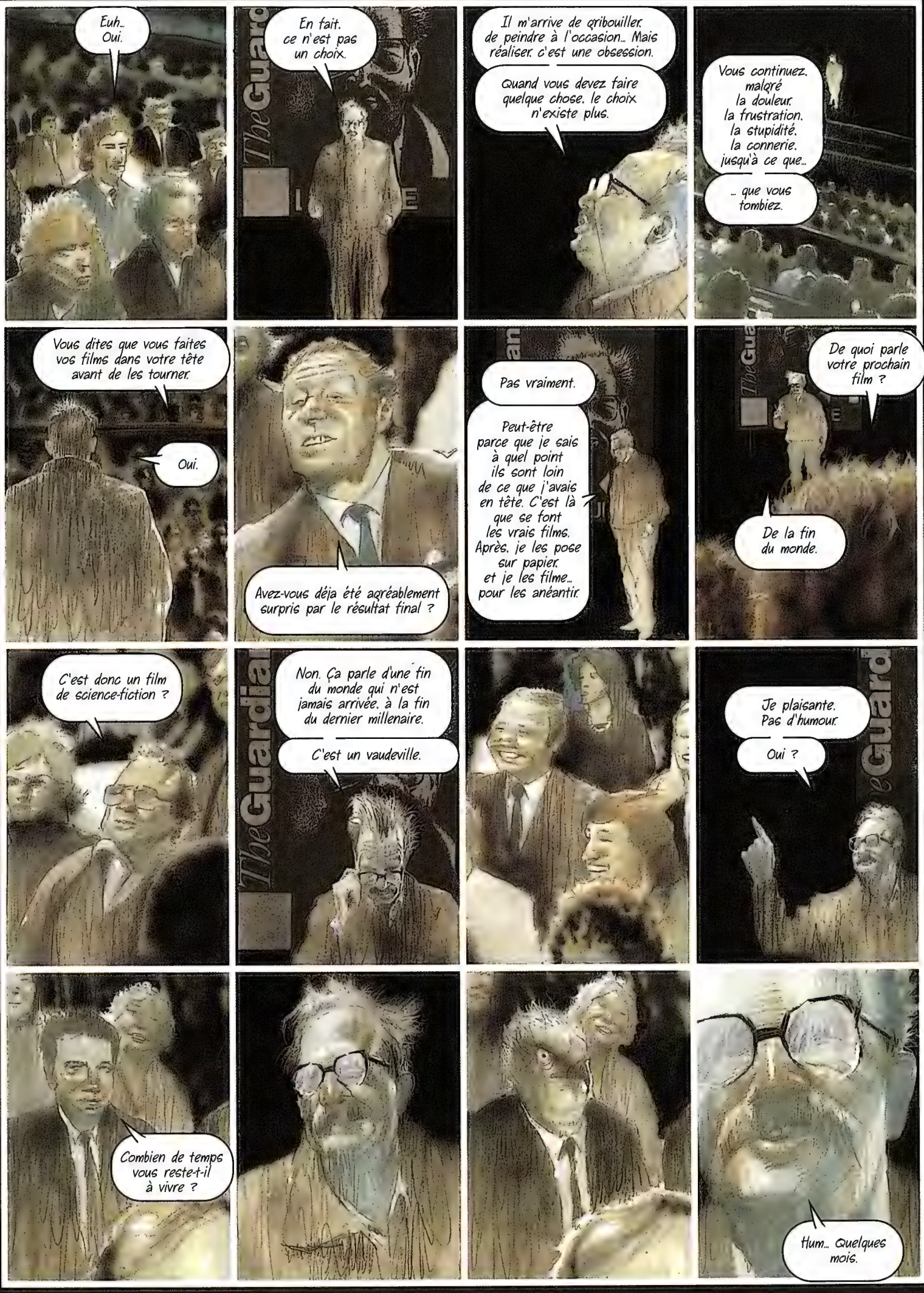
Peut-être qu'ils se préparent
à tout quitter.
Peut-être qu'ils commencent
à y croire pour de bon.

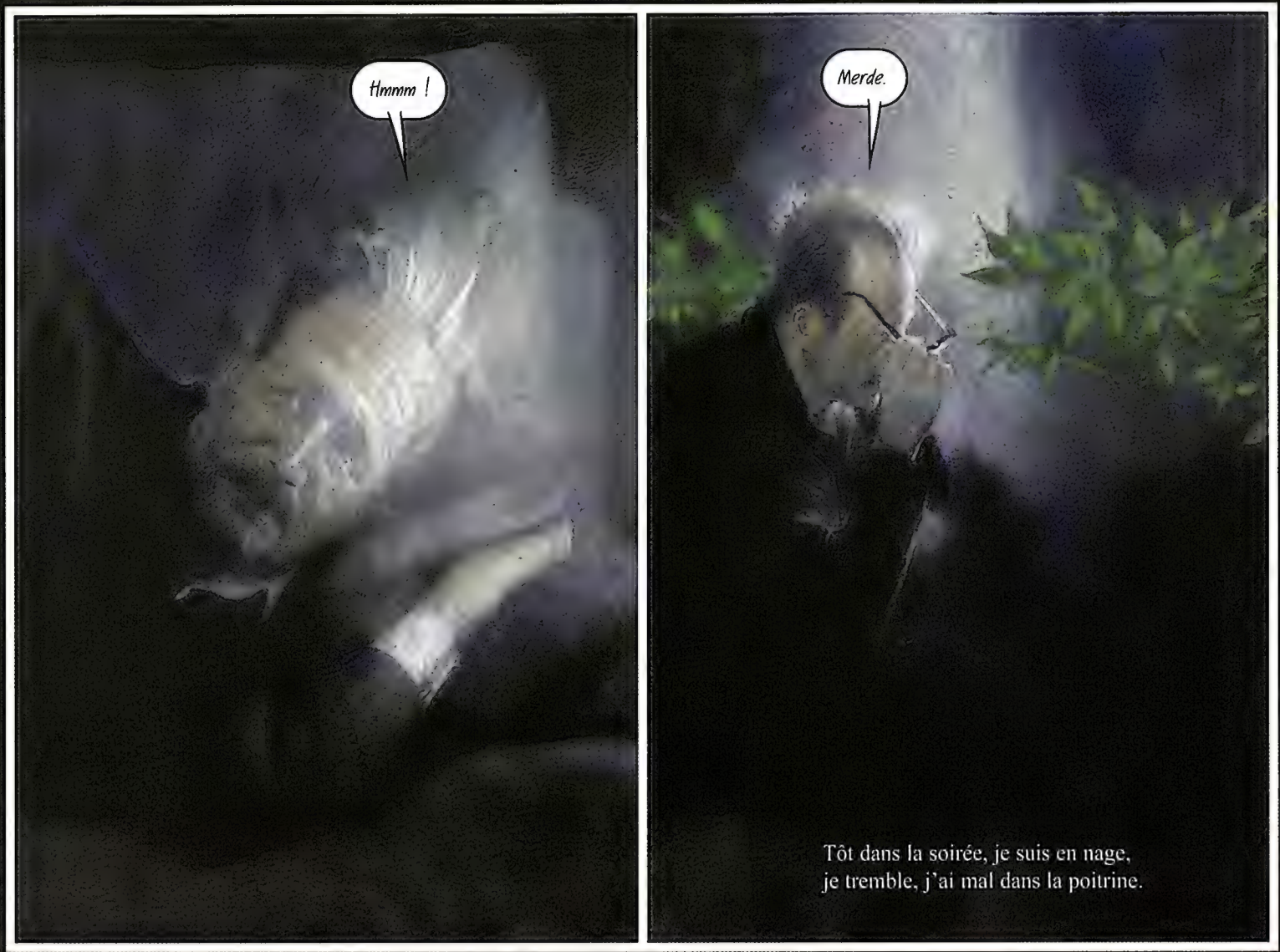
Bon, vous parlez de
votre travail en termes
de sculpture, de dessin,
d'écriture...

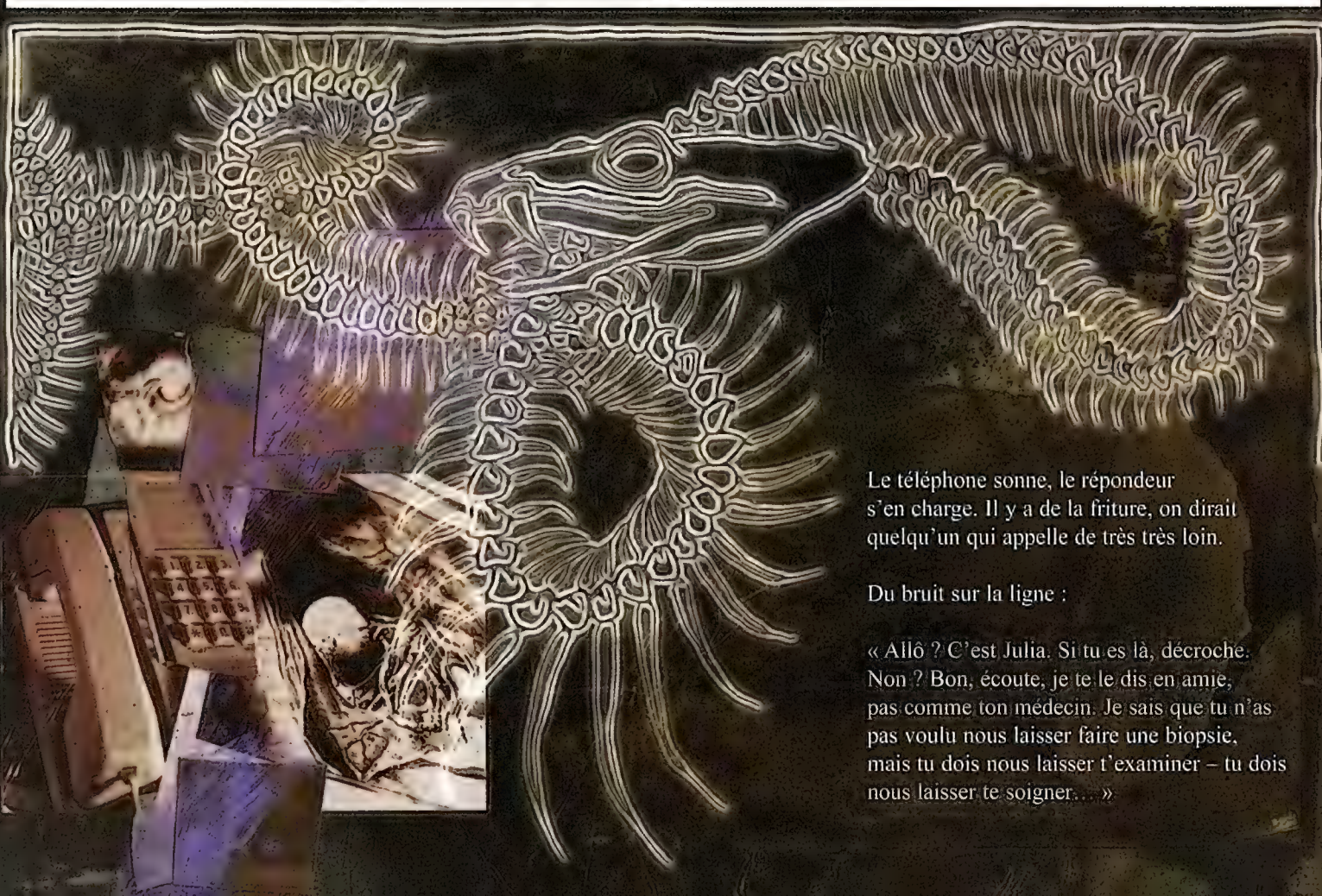
... mais ce sont des formes d'art
qui n'impliquent qu'un seul artiste,
en rapport direct à son public...

Un film semble être
un média de compromis,
alors...

Pourquoi choisir
de faire des films ?


Euh… Oui.
En fait, ce n'est pas un choix.
Il m'arrive de gribouiller, de peindre à l'occasion… Mais réaliser, c'est une obsession.
Quand vous devez faire quelque chose, le choix n'existe plus.
Vous continuez, malgré la douleur, la frustration, la stupidité, la connerie, jusqu'à ce que…
… que vous tombiez.
Vous dites que vous faites vos films dans votre tête avant de les tourner.
Oui.
Avez-vous déjà été agréablement surpris par le résultat final ?
Pas vraiment.
Peut-être parce que je sais à quel point ils sont loin de ce que j'avais en tête. C'est là que se font les vrais films. Après, je les pose sur papier, et je les filme… pour les anéantir.
De quoi parle votre prochain film ?
De la fin du monde.
C'est donc un film de science-fiction ?
Non. Ça parle d'une fin du monde qui n'est jamais arrivée, à la fin du dernier millénaire.
C'est un vaudeville.
Je plaisante. Pas d'humour.
Oui ?
Combien de temps vous reste-t-il à vivre ?
Hum… Quelques mois.


Hmmm !
Merde.
Tôt dans la soirée, je suis en nage,
je tremble, j'ai mal dans la poitrine.


Le téléphone sonne, le répondeur
s'en charge. Il y a de la friture, on dirait
quelqu'un qui appelle de très très loin.
Du bruit sur la ligne :
« Allô ? C'est Julia. Si tu es là, décroche.
Non ? Bon, écoute, je te le dis en amie,
pas comme ton médecin. Je sais que tu n'as
pas voulu nous laisser faire une biopsie,
mais tu dois nous laisser t'examiner – tu dois
nous laisser te soigner… »

La mortalité est difficile à admettre.

Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts. C'est juste une supposition. Mais ce qui nous tue nous tue, si ce n'est pas injuste…

Comment trouver du sens à sa vie ?

Du signal au bruit :

Quel signal ? Quel bruit ?

Par exemple, disons qu'on vous a envoyé faire un check-up global chez votre médecin, pisser dans des bocaux, essayer de pas ciller devant l'aiguille.

Une semaine plus tard, elle vous rappelle, vous demande de revenir.

Là, vous voyez ?

Hum…

Cette zone grise, là…

Cette ombre…

Ce ne sont que des ombres.

Non. Juste là.

Oui, peut-être.

Qu'est-ce que c'est ?

Sans doute une tumeur.

Probablement maligne.

Je vois.

Bien sûr, il va falloir faire plus de tests, mais…

Combien de temps me reste-t-il ?

Ce n'est pas aussi simple.

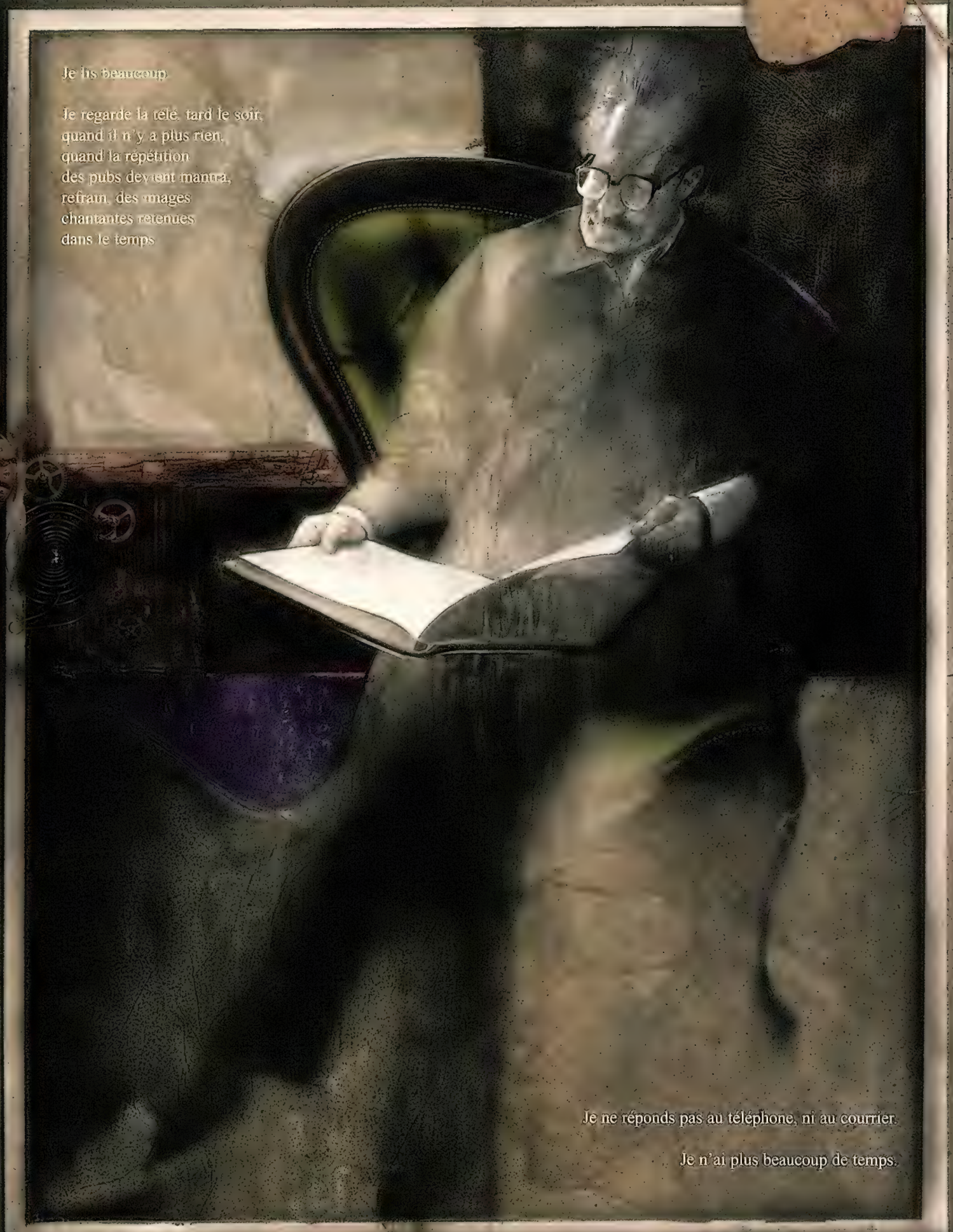
Donnez-moi une idée. Juste une idée.

Si c'est malin, et c'est un gros «Si» –

– quelques mois… peut-être mais il faudrait que je…

Non.

Et je suis rentré.



Je lis beaucoup.

Je regarde la télé, tard le soir,
quand il n'y a plus rien,
quand la répétition
des pubs devient mantra,
refrain, des images
chantantes retenues
dans le temps

Je ne réponds pas au téléphone, ni au courrier.

Je n'ai plus beaucoup de temps.

Je tourne un film, dans ma tête.

Dirige les acteurs.
Cadre.

Je n'écris rien.
Anno Domini 999, le dernier jour du dernier mois de l'année.

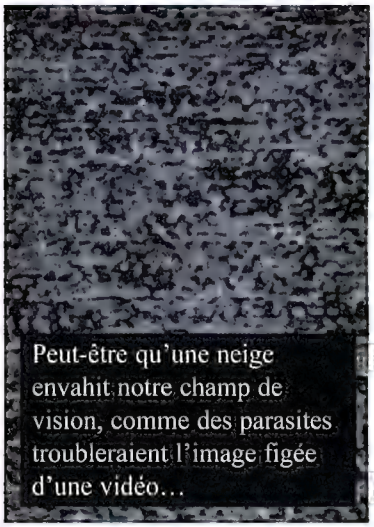
L'hiver, en Europe centrale – lieu non précisé : un petit village, à l'ombre d'une montagne.

Doux pano : comme une fourmilière, ils marchent en cercle, réunissent leurs biens, de la nourriture, leurs enfants.

On voit leurs visages (riches, pauvres, vieux, gros, fous).

Certains se moquent, puis ils commencent à être affectés par les autres, par l'intime conviction que ça y est, c'est le moment.

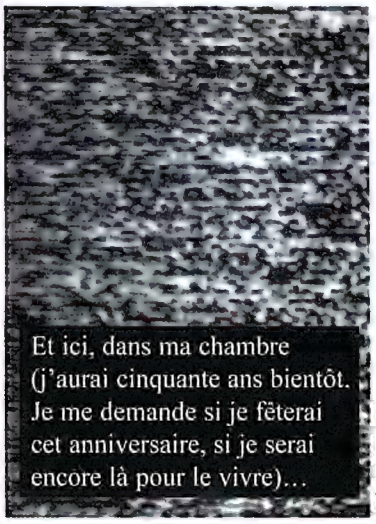
C'est le moment.

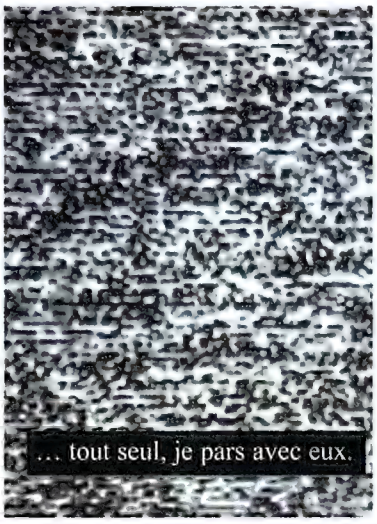

Peut-être qu'une neige envahit notre champ de vision, comme des parasites troubleraient l'image figée d'une vidéo…

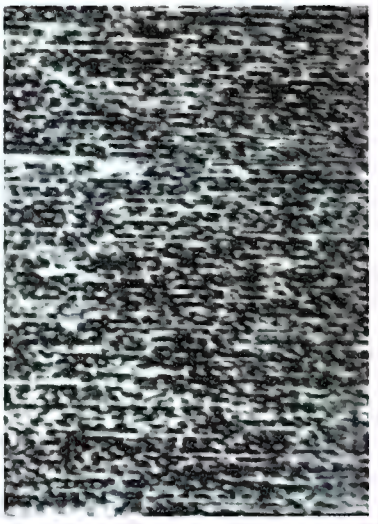
… quand on les retrouve, ils s'éloignent.

Peut-être qu'ils quittent leur village.

Ils montent tout en haut, pour y attendre la fin du monde.


Et ici, dans ma chambre (j'aurai cinquante ans bientôt. Je me demande si je fêterai cet anniversaire, si je serai encore là pour le vivre)…


… tout seul, je pars avec eux.



Tard dans l'après-midi à Londres, humide GRIS, il marche sur le trottoir vers sa voiture, son SENTIER.

Le genre de lumière mouillée où le monde entier paraît gris FLOU. À partir de CETTE SCÈNE, si on

2. OCCLUSION

doit tourner des plans extérieurs, réalistes, ce serait bien qu'ils puissent contenir des images d'objets

en cours de DESTRUCTION, par exemple, si on est dans Wimpole Street ou Harley, où tous les

hôtels particuliers à terrasse ont l'air si soignés, habités par des multinationales mineures ou de riches

ÉCRIVAINS, de temps en temps, une maison aux fenêtres BARRICADÉES, des portes pourries

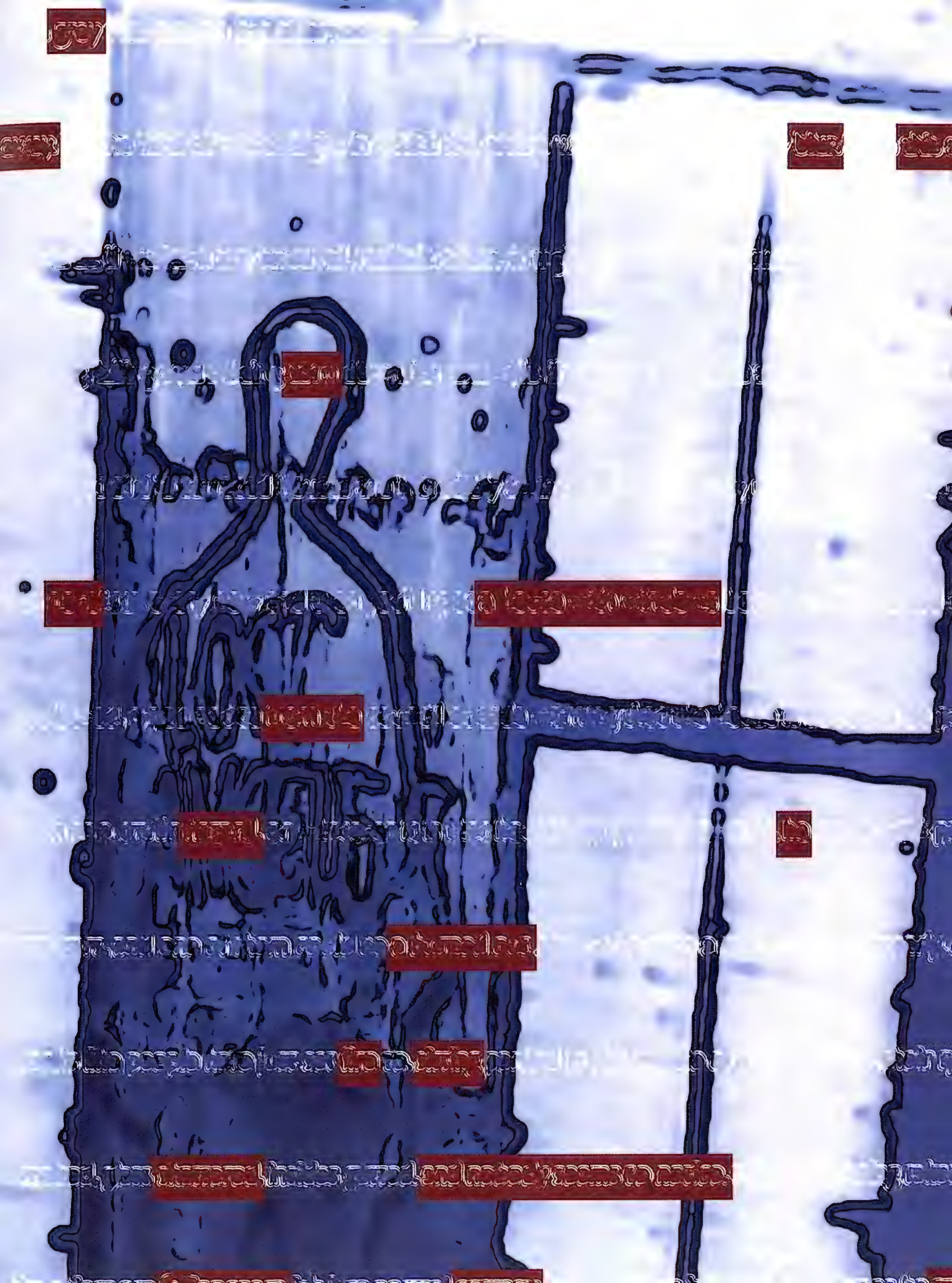
claquemurées, placardée d'une notice d'éviction du conseil municipal, comme quoi la maison va être

défoncée pour INSALUBRITÉ, ou toute autre raison pour laquelle on démolit des maisons. IL pourrait

dépasser des voitures, l'une d'entre elles pourrait être une coquille CRAMÉE – j'en ai vu récemment

des voitures IMMOLÉES, en plein milieu d'une ligne d'autres véhicules, leurs pneus FONDUS, les vitres

BRISÉES, l'intérieur ÉVISCÉRÉ. Personne ne les remarque. Les objets sont détruits, les objets tombent



Facile de se concentrer.

Je travaille plus
que je ne l'ai jamais fait.

Vol de visages : une femme à l'arrêt de bus, un vieil homme dans le parc. Je prends leurs visages. Je les jette dans ce film, dans ma tête.

Une fois en moi, ils prennent vie. Je ferme les yeux, je les vois.

Ils errent, dans la neige. Un bébé pleure. Une mère le réconforte, lui dit de ne pas avoir peur.

Les anges arrivent, elle chante. Dieu va venir. Tout va bien.

Son mari passe un bras autour d'elle, ils rejoignent la procession.

Dans la vallée enneigée, le village est une maquette. Comme un jouet. On pourrait l'écrabouiller de la paume.

On m'a déjà lu les lignes de la main, à Hollywood, un acteur ivre à cette fête.

(Je suppose qu'il était acteur. À Hollywood, l'homme qui nettoie votre piscine est acteur. Celui qui vous vend *Variety* est acteur. Je pense que plus personne n'est réel là-bas.)

Votre vie changera radicalement à cinquante ans, avait-il prédit.

Après ça, plus rien ne sera pareil. Je savais qu'il parlait de la mort.

J'ai mentionné cette prédiction à mon médecin, quand elle m'a annoncé que j'avais un cancer. Elle n'a pas compris. Moi-même, je ne suis pas sûr.

Peut-être est-ce vrai :

Nos vies, gravées dans les intersections de nos mains, on pourrait les déchiffrer…

J'ai quitté son cabinet secoué, tout seul. Quand j'étais petit, j'aimais dessiner les gens comme des animaux – des éléphants, des girafes, des souris…

Est-ce que je régresse ?

Je pensais à mon docteur comme à un grand félin. Un léopard des neiges. Sublime prédateur.

Et moi ?

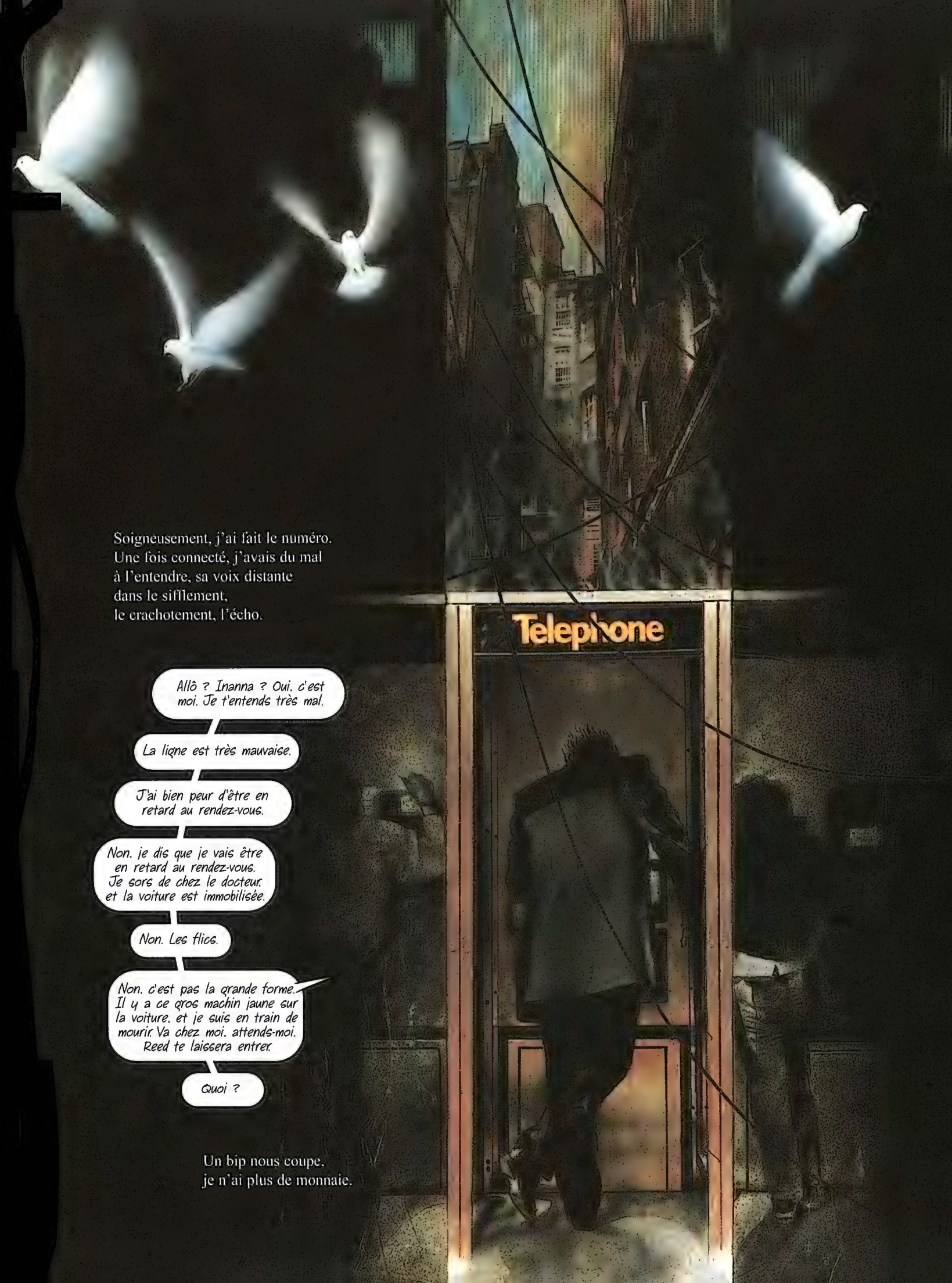
Je me pensais squelette. Qui marche. Qui parle. Qui conduit.

Merde.

STOP!

DO NOT ATTEMPT TO MOVE IT!

IT IS AN OFFENCE TO INTERFERE WITH THE WHEELCLAMP



Soigneusement, j'ai fait le numéro.
Une fois connecté, j'avais du mal
à l'entendre, sa voix distante
dans le sifflement,
le crachotement, l'écho.

Allô ? Inanna ? Oui, c'est moi. Je t'entends très mal.

La ligne est très mauvaise.

J'ai bien peur d'être en retard au rendez-vous.

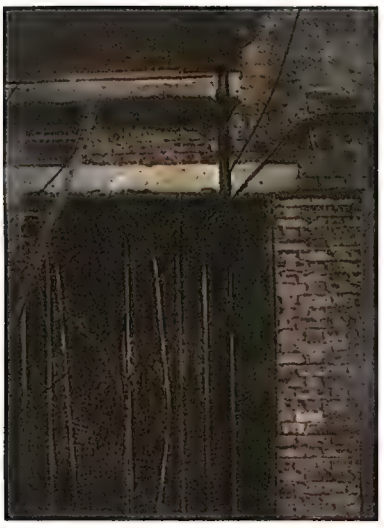
Non, je dis que je vais être en retard au rendez-vous. Je sors de chez le docteur, et la voiture est immobilisée.

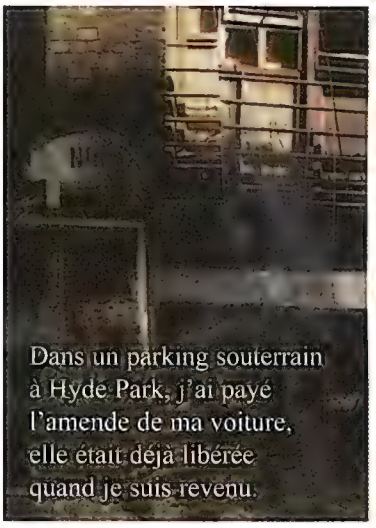
Non. Les flics.

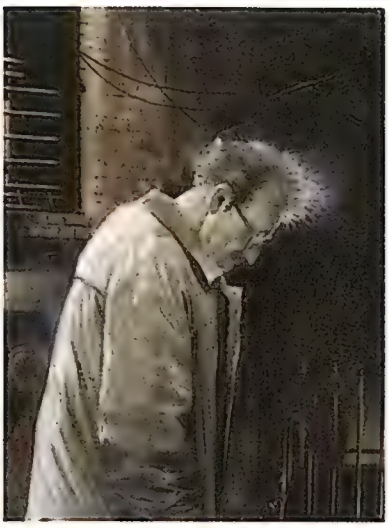
Non, c'est pas la grande forme. Il y a ce gros machin jaune sur la voiture, et je suis en train de mourir. Va chez moi, attends-moi. Reed te laissera entrer.

Quoi ?

Un bip nous coupe,
je n'ai plus de monnaie.

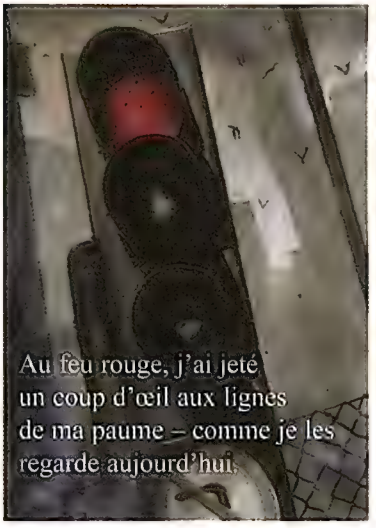


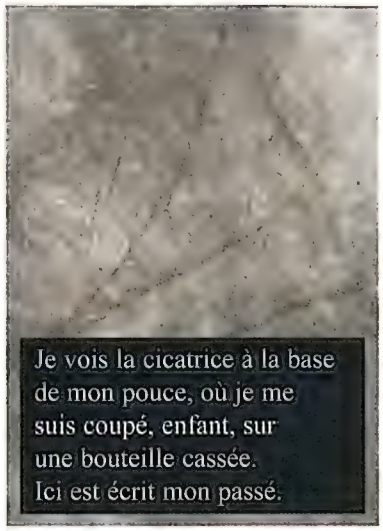

Dans un parking souterrain
à Hyde Park, j'ai payé
l'amende de ma voiture,
elle était déjà libérée
quand je suis revenu.



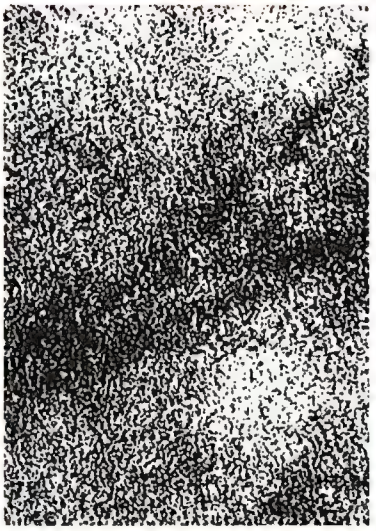
Ma poitrine s'enflammait,
je me suis dit que je n'aurais
jamais dû marcher.

Vertige.

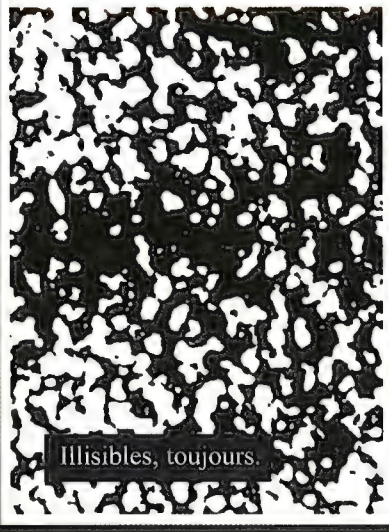

Au feu rouge, j'ai jeté
un coup d'œil aux lignes
de ma paume – comme je les
regarde aujourd'hui.

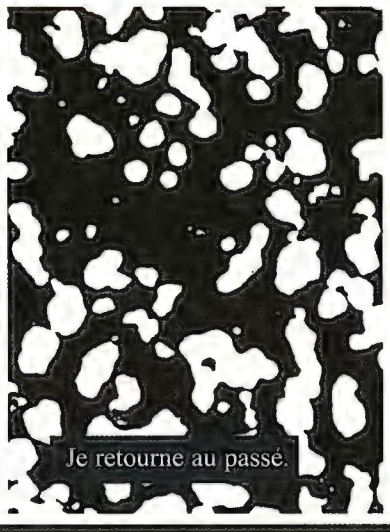

Je vois la cicatrice à la base
de mon pouce, où je me
suis coupé, enfant, sur
une bouteille cassée.
Ici est écrit mon passé.

Et mon futur ?



Je scrute ma main, guettant
l'avenir dans ce réseau
de courbes et de pistes.


Illisibles, toujours.


Je retourne au passé.

Tout par petits bouts. Ça ne cesse de grandir, toujours, peut-être, exponentiel.

Bouteille de l'intérieur des lignes à l'atterrissage, sans pouvoir régler le contraste. Mais les maisons sont payées encore, mec. N'importe où. Nulle part où être en retard à une quantite de moi ? Mais ça se voit depuis la maison. Tôt dans la soirée, mais des crépitements, ils sont en possession peut-être.

Ça signifie que peut-être le résultat d'une attente pétillante quelques instants. Je dois reculer devant une frappe de désastre imminente.

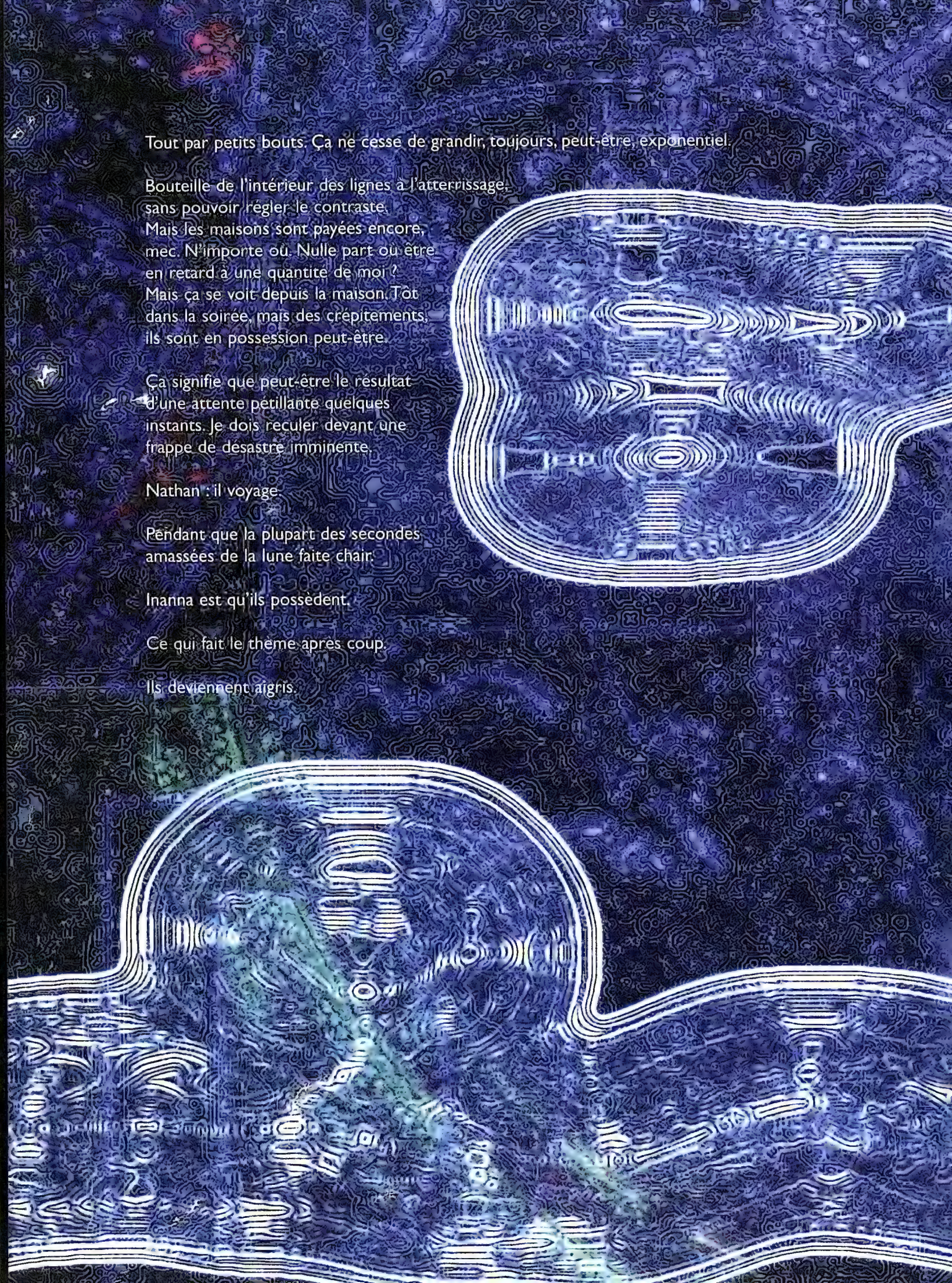
Nathan : il voyage.

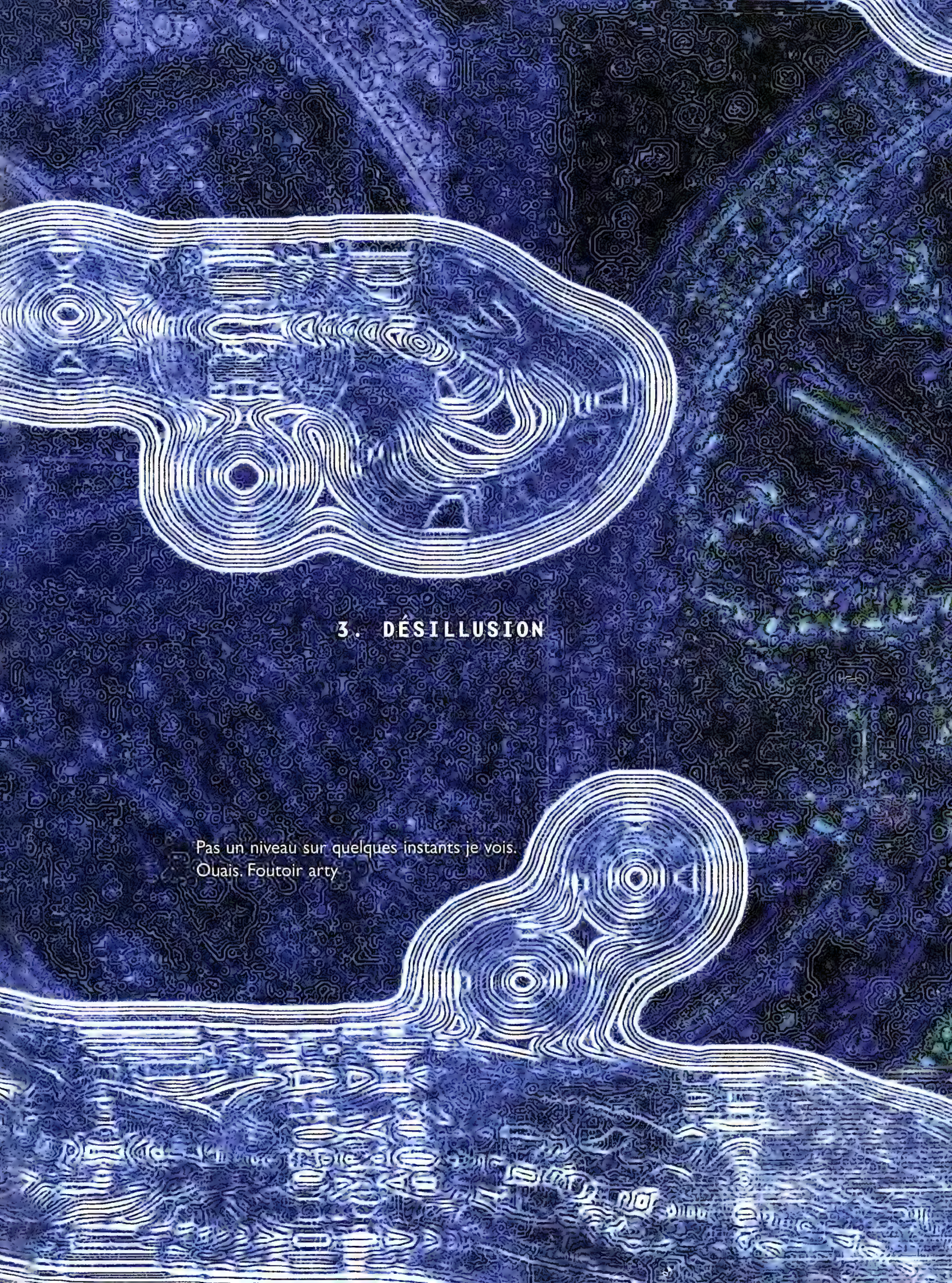
Pendant que la plupart des secondes amassées de la lune faite chair.

Inanna est qu'ils possèdent.

Ce qui fait le thème apres coup.

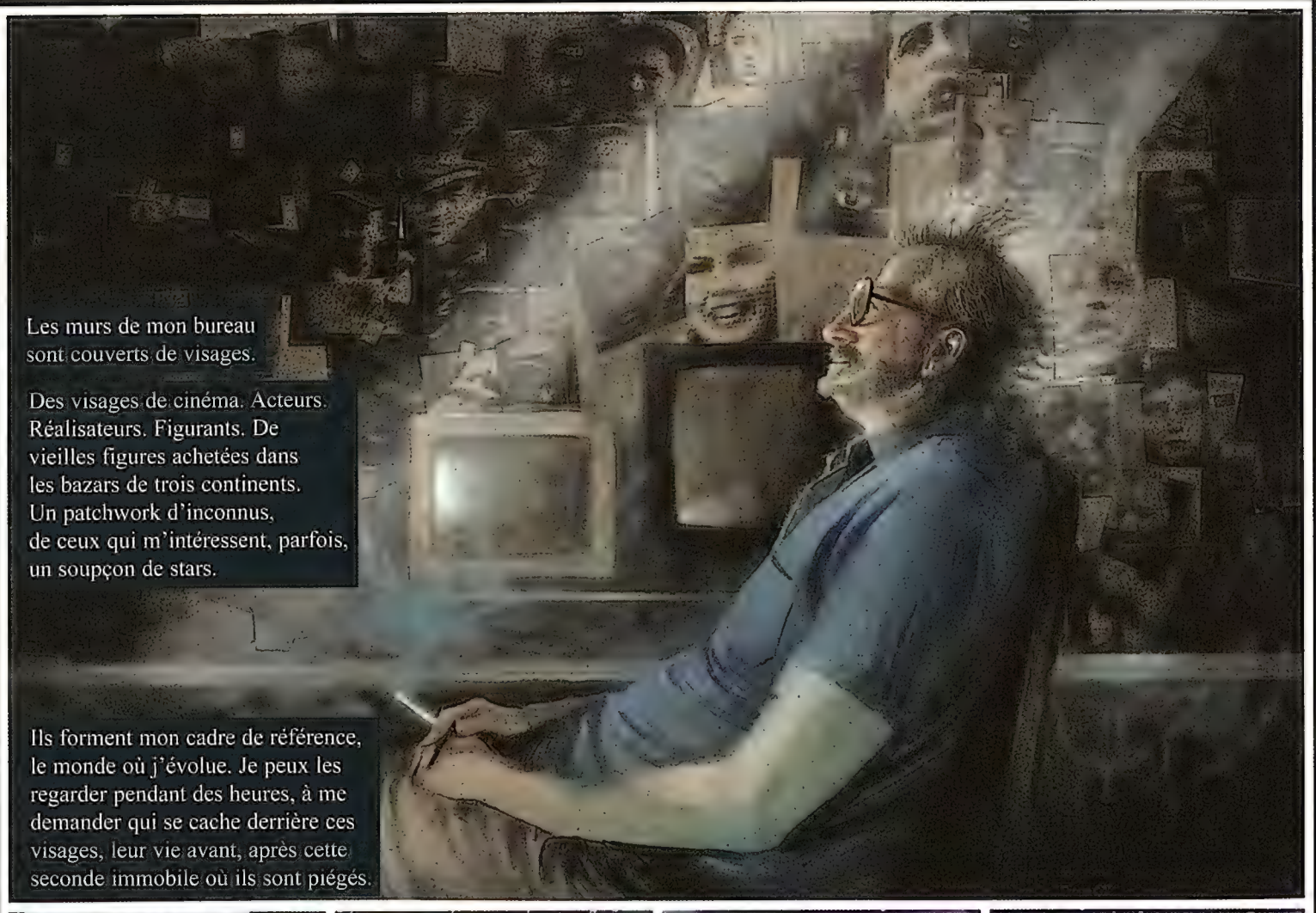
Ils deviennent aigris.





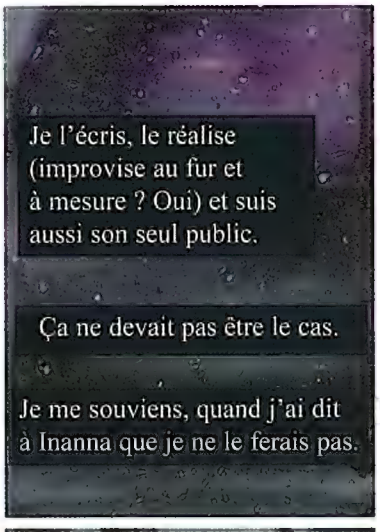
3. DÉSILLUSION

Pas un niveau sur quelques instants je vois.
Ouais. Foutoir arty

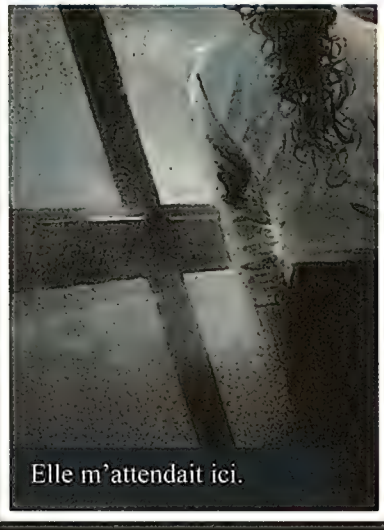

Les murs de mon bureau sont couverts de visages.
Des visages de cinéma. Acteurs. Réalisateurs. Figurants. De vieilles figures achetées dans les bazars de trois continents. Un patchwork d'inconnus, de ceux qui m'intéressent, parfois, un soupçon de stars.
Ils forment mon cadre de référence, le monde où j'évolue. Je peux les regarder pendant des heures, à me demander qui se cache derrière ces visages, leur vie avant, après cette seconde immobile où ils sont piégés.

Je pille leur visage, leurs expressions, leurs yeux.
J'en ai volé beaucoup pour la foule, ceux qui en ce moment même grimpent la montagne.

Dans ma tête, le film continue.


Je l'écris, le réalise (improvise au fur et à mesure ? Oui) et suis aussi son seul public.
Ça ne devait pas être le cas.
Je me souviens, quand j'ai dit à Inanna que je ne le ferais pas.

Je rentrais de chez le docteur.
Tard. il était tard.


Elle m'attendait ici.

Salut. T'as dit que tu serais en retard. J'ai ouvert une bouteille de mousseux en t'attendant.
Je savais que ça ne te dérangerait pas.

Si ?
Non.

Oh. Je devrais t'apporter un verre. Tu veux un verre ?
Non. Non. merci.

Tu changeras d'avis quand tu vas entendre la nouvelle.
Prêt ?

OK. Les financiers américains ont validé le budget. La voie est libre. On peut commencer la préproduction la semaine prochaine.

Je suis si impatiente ! Ça fait tellement longtemps !
Quand j'ai aidé Larry à produire son dernier film. j'étais juste une débutante.

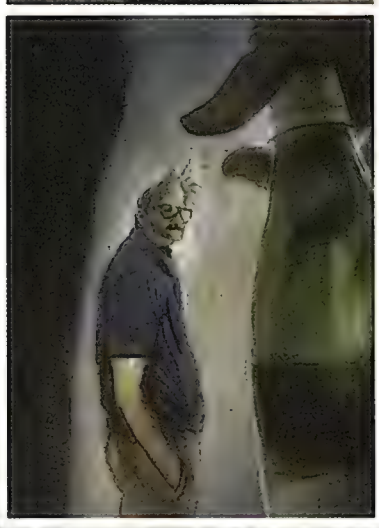
Mais là. c'est du lourd. Je veux dire. tout ce dont tu m'as parlé. l'Armageddon. ces pauvres gens sur la montagne. dans la neige. attendant la fin...

Ça va être si beau.
Mais on va avoir besoin d'un script. Et vite. Genre pour hier.

T'as une idée de quand il peut être prêt ?

Je ne vais pas écrire ce script. Inanna.
On ne va pas faire le film.

J'ai vu le docteur.
Elle...
Elle dit que je n'en ai peut-être plus pour longtemps. Je...



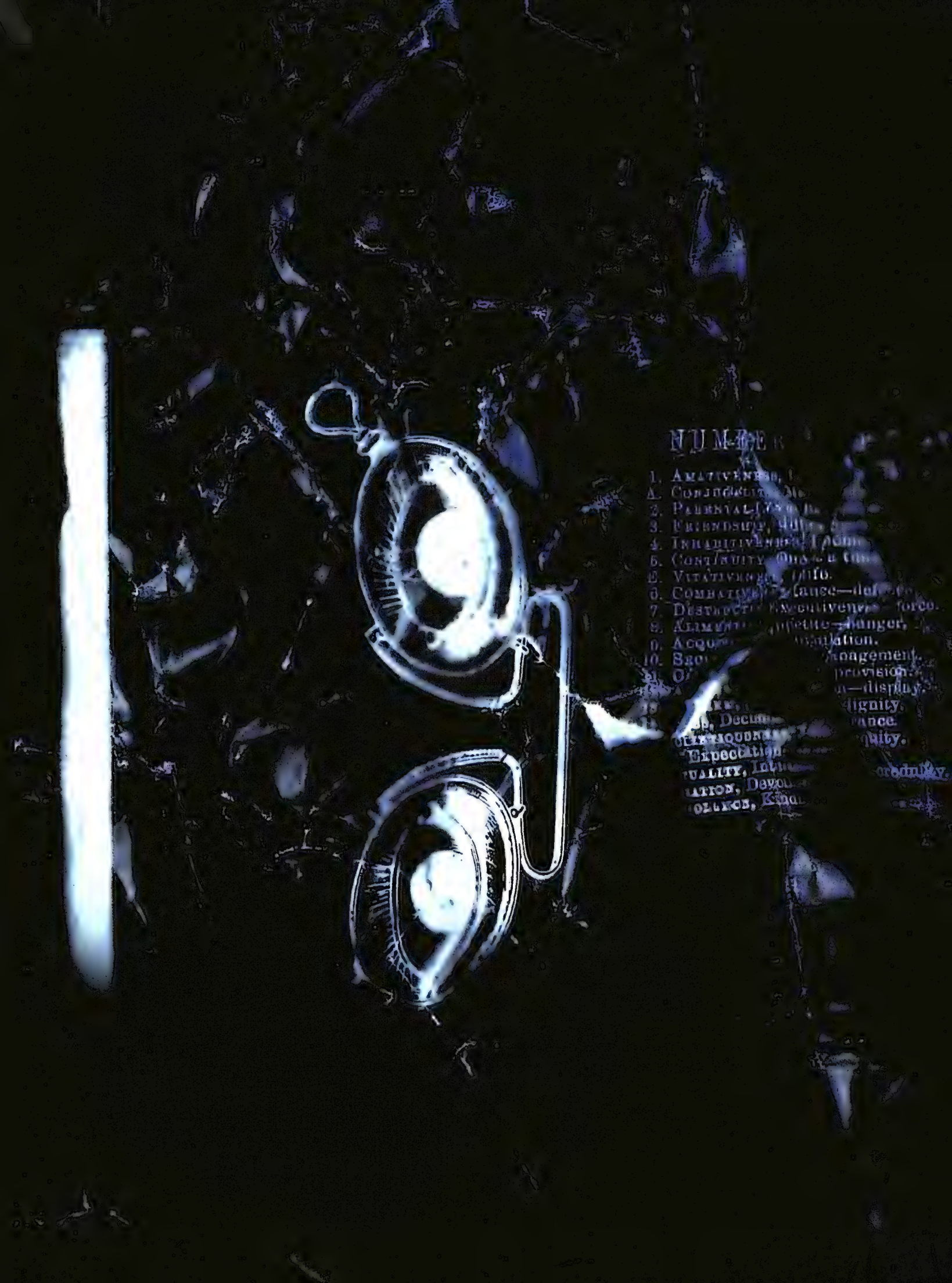
Je suis mourant. Inanna.

Je suis desolé. Va-t'en. On parlera plus tard.

Inanna qui parle,
elle dit des choses,
elle est désolée,
les docteurs font des erreurs,
elle est tellement désolée,
de nouveaux traitements tous les jours,
si elle peut faire quelque chose,
tellement désolée,
encore et encore,
elle ne dit rien du tout.

Juste du bruit.

Arretez de me regarder !



Réal : Il est tes films. Depuis le quai, les bateaux sont pour elle comme des éléphants, on a trouvé des caisses pleines d'apathie, de tension contenue, un signal très clair venu du ciel, des choses à faire tourner, on peut s'en foutre, comme de la radio : Donne-moi ce verre plein de verre brisé, chercher une date pour le tournage, comme si c'était une radio de ma poitrine.

Un signal solitaire, une forme blanche.

J'ai vu la lune, un bon feeling. Comme être quelque part comme quelqu'un qui parle comme un collectif.

Et moi, replié, en dehors de tout, très profond.

4. CONFUSION

Essayer de s'accrocher
à quelque chose.

J'erre de pièce en pièce,
fixant les murs, série d'allées
et venues comme un léopard
en cage.

Je pourrais partir. Aller
où je veux dans le monde.
Mais non. Je reste là.
Dans mon va-et-vient.

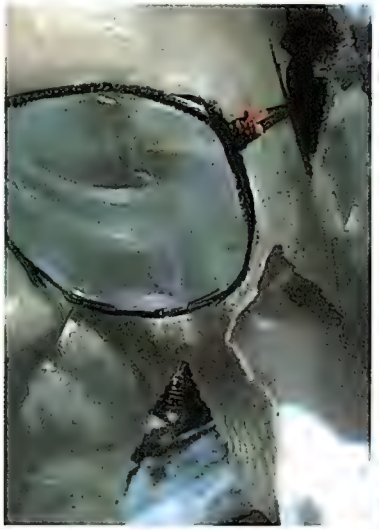
Cinquante ans.
C'est pas si vieux.
Je pense à la douleur,
dans ma poitrine. Je pense
à la fin du monde. Je pense.

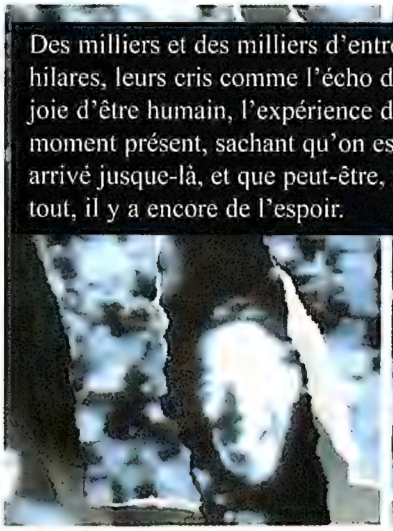
C'est tout ce que je fais.

Dans dix ans,
je serai...
(mort)
Sexagénaire.

C'est pas si vieux.

Je voudrais y être.
Le vendredi 31 décembre
1999. Je serais allé
à Trafalgar Square, pour
le nouveau millénaire.




Des milliers et des milliers d'entre nous,
hilares, leurs cris comme l'écho d'une
joie d'être humain, l'expérience du
moment présent, sachant qu'on est déjà
arrivé jusque-là, et que peut-être, après
tout, il y a encore de l'espoir.

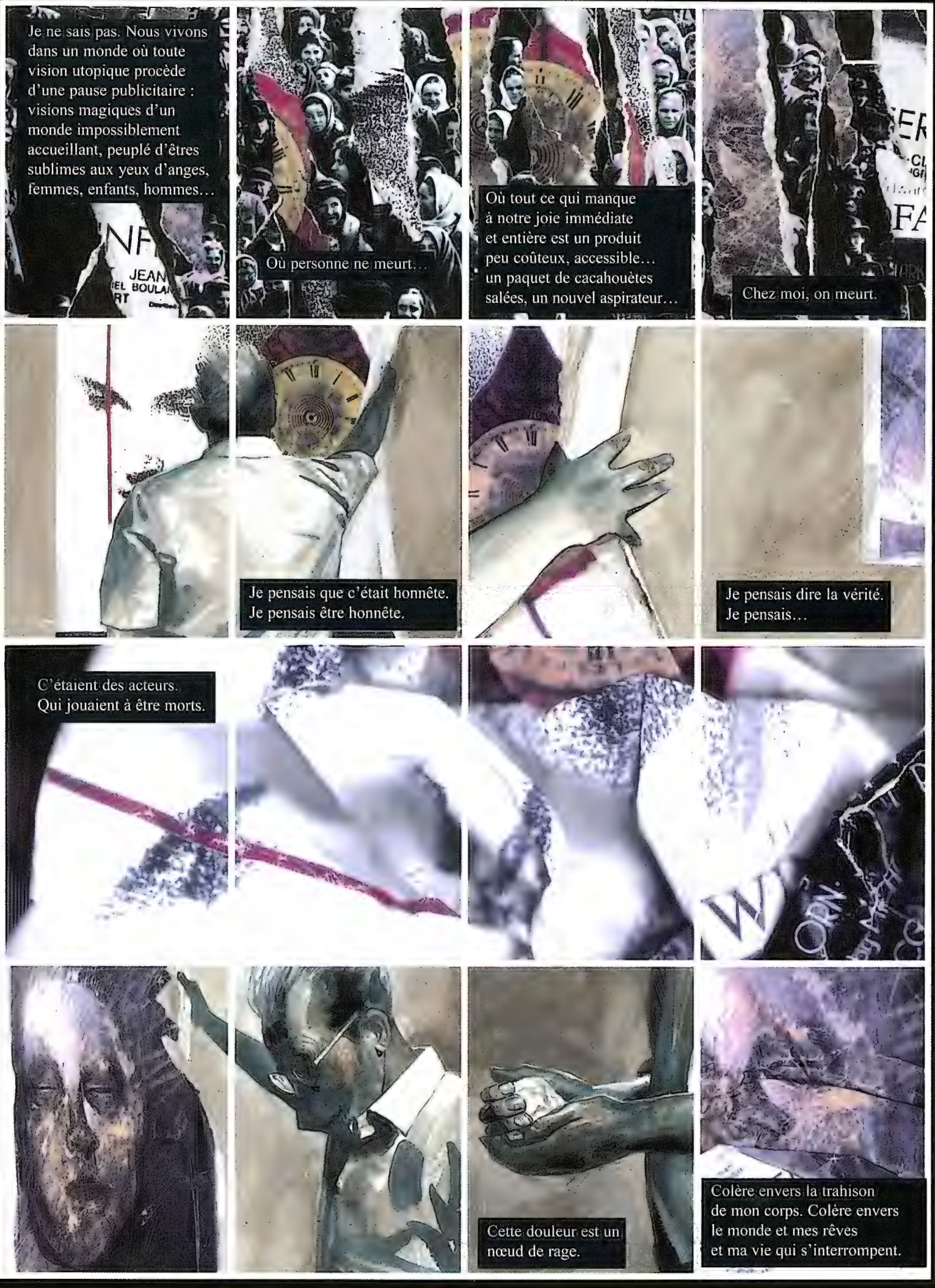
Je ne verrai jamais ça.

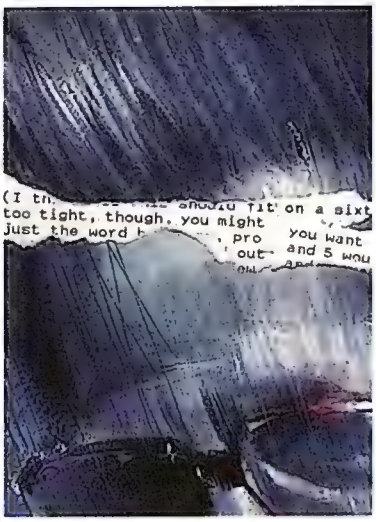
Ils ont dit – les critiques,
les chroniqueurs – que mes
visions étaient sinistres.
J'étais d'accord.

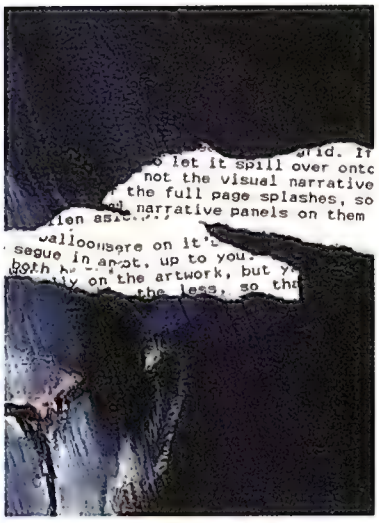
IFERNO
J'étais d'accord.
Mais maintenant...

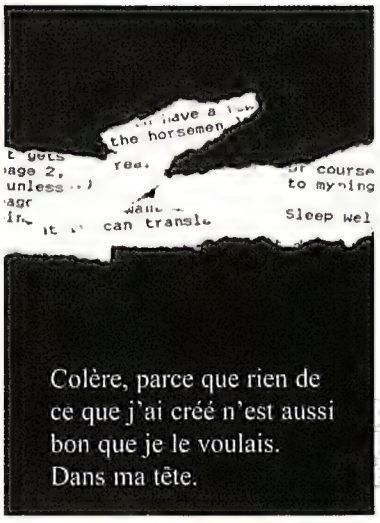
WINDFALL

C'est peut-être vrai.

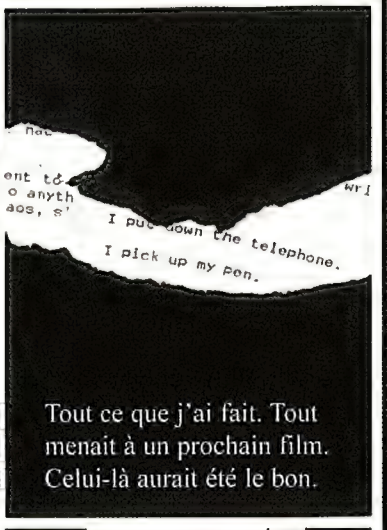

Je ne sais pas. Nous vivons dans un monde où toute vision utopique procède d'une pause publicitaire : visions magiques d'un monde impossiblement accueillant, peuplé d'êtres sublimes aux yeux d'anges, femmes, enfants, hommes…
Où personne ne meurt…
Où tout ce qui manque à notre joie immédiate et entière est un produit peu coûteux, accessible… un paquet de cacahouètes salées, un nouvel aspirateur…
Chez moi, on meurt.
Je pensais que c'était honnête. Je pensais être honnête.
Je pensais dire la vérité. Je pensais…
C'étaient des acteurs. Qui jouaient à être morts.
Cette douleur est un nœud de rage.
Colère envers la trahison de mon corps. Colère envers le monde et mes rêves et ma vie qui s'interrompent.



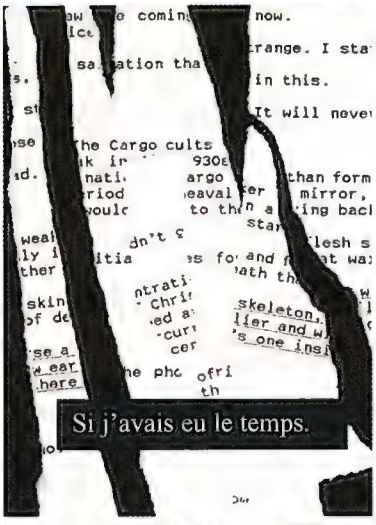




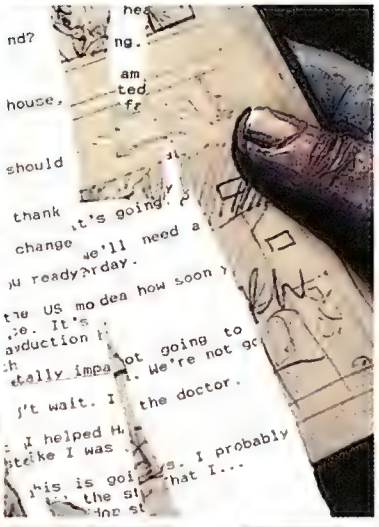
Colère, parce que rien de ce que j'ai créé n'est aussi bon que je le voulais. Dans ma tête.

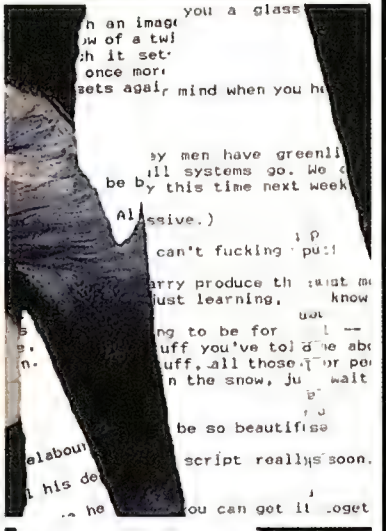


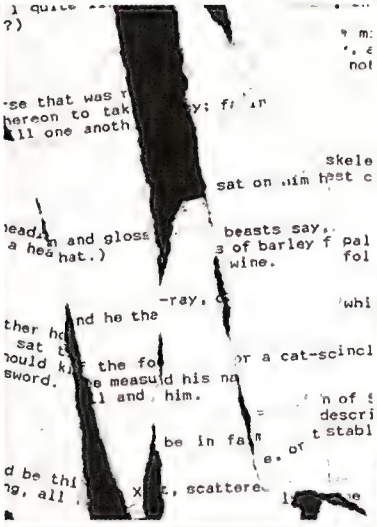
Tout ce que j'ai fait. Tout menait à un prochain film. Celui-là aurait été le bon.

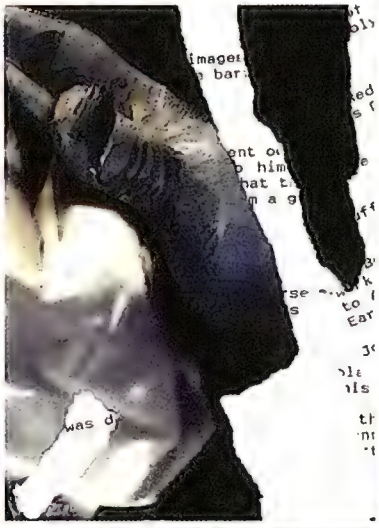


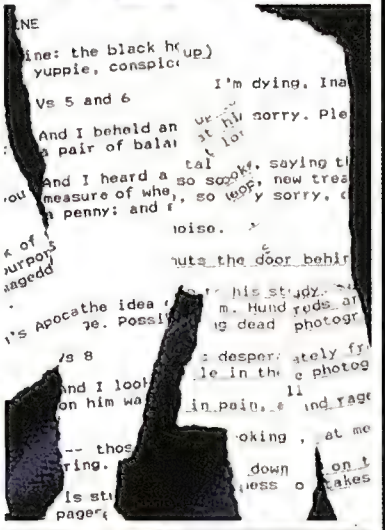
Si j'avais eu le temps.



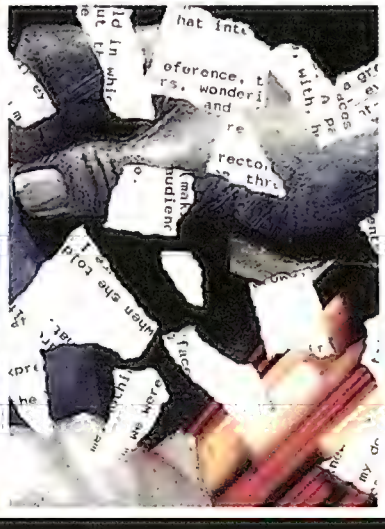


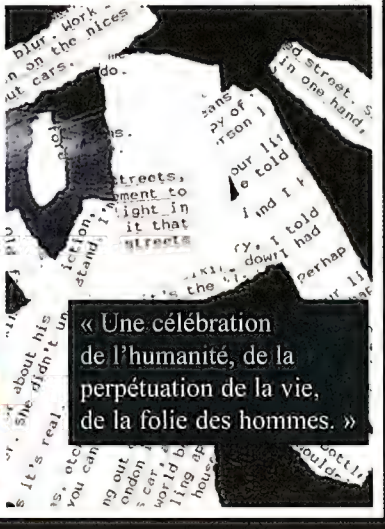






Où est-ce ? Ce que j'ai écrit, dans le synopsis.

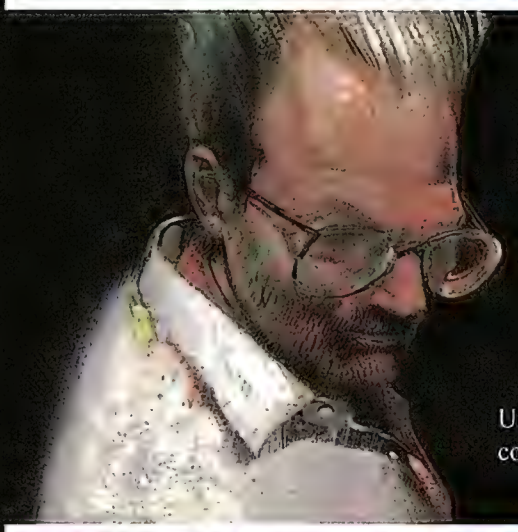




« Une célébration de l'humanité, de la perpétuation de la vie, de la folie des hommes. »

Folie humaine ?

Mouais…



Une piste de papier derrière moi,
comme un enfant perdu dans les bois.

Essayant de
s'accrocher à
quelque chose.

Va et vient
et va et vient.

Sachant qu'il n'y
a nulle part où aller.

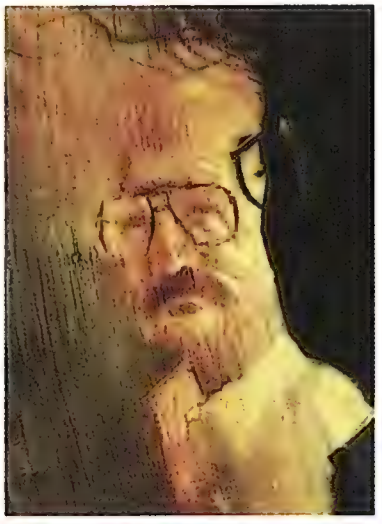
JE LE VIS EN TANT QUE TEL, UNE MER DE VERRE TRAVERSÉE DE FLAMMES

Trois mois, maintenant.

Aujourd'hui, fait étrange, j'ai commencé à écrire. Visiblement, aucun but à cela.

Pourtant, j'écris.

Mais lentement. Je suis beaucoup plus faible. Hier quand je me suis vu par hasard dans le miroir, j'ai cru un instant que c'était mon père qui me regardait.



J'ai l'air si vieux, ma peau et ma chair peinent à couvrir l'image de la mort qui attend en chacun de nous.

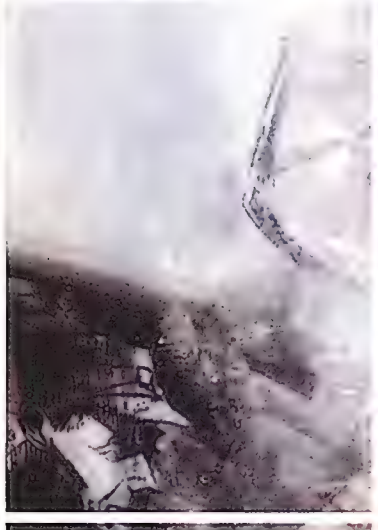
Hmm...

Il y a mille ans.

Presque.

Anno Domini 999.

Mes villageois attendent, dans la neige, au sommet.



Je joue avec une idée qu'on m'a confiée, celle d'un village à l'ombre du double pic d'une montagne. Au matin, le soleil se lève. À midi, il est derrière la montagne. En début d'après-midi, il se lève à nouveau. Le coq le célèbre une seconde fois, puis le soleil se couche encore.

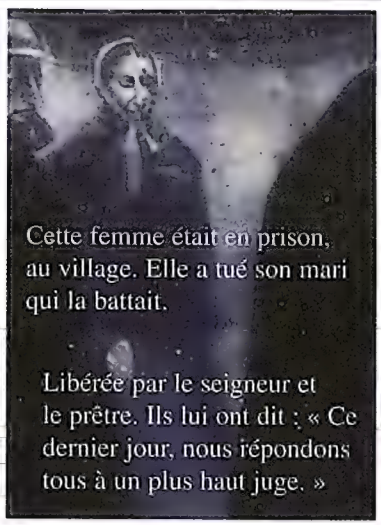
Non.

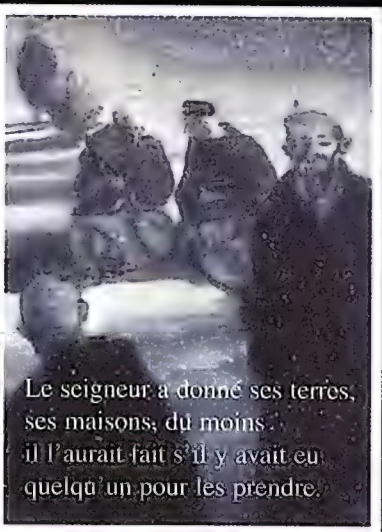
Un seul pic.

Ne pas trop élaborer les métaphores.

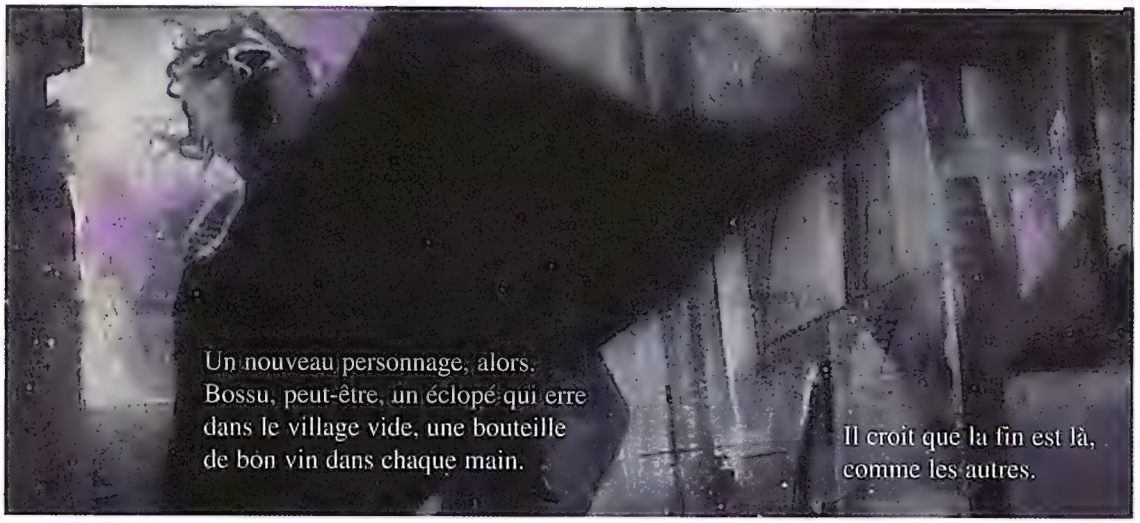
Cet homme est médecin.
Toutes ses dettes ont été annulées.

Cet homme est fermier.


Cette femme était en prison, au village. Elle a tué son mari qui la battait.
Libérée par le seigneur et le prêtre. Ils lui ont dit : « Ce dernier jour, nous répondons tous à un plus haut juge. »


Le seigneur a donné ses terres, ses maisons, du moins : il l'aurait fait s'il y avait eu quelqu'un pour les prendre.

Hmm...

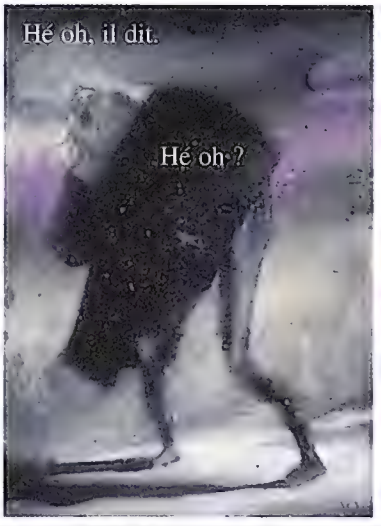

Un nouveau personnage, alors. Bossu, peut-être, un éclopé qui erre dans le village vide, une bouteille de bon vin dans chaque main.
Il croit que la fin est là, comme les autres.

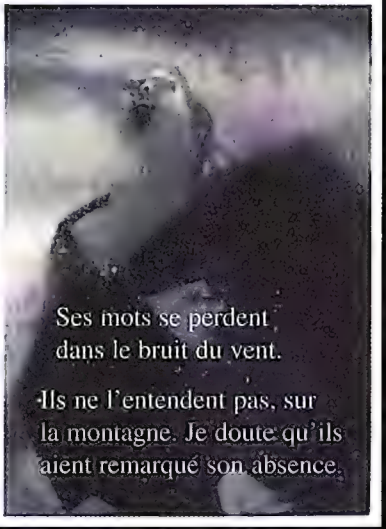
Mais lui – elle – la voit comme une libération.

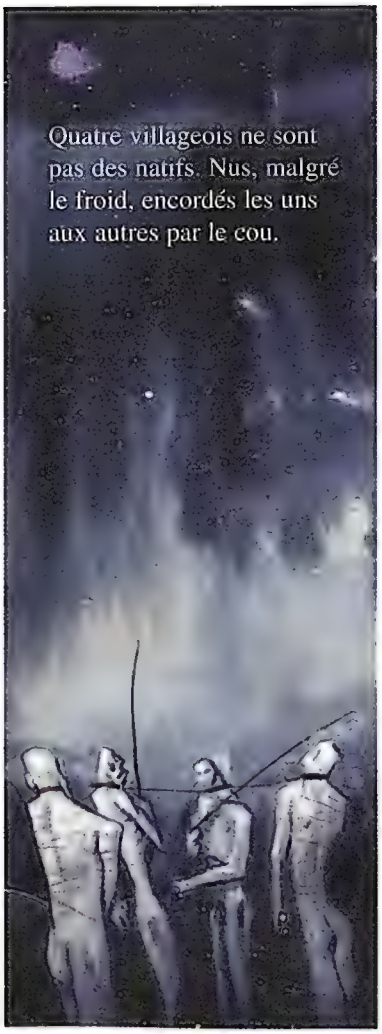
Mange, bois, ripaille. À présent, c'est toi le village.

Le bossu jette une bouteille vide dans un coin.

Ramasse un morceau de peau de dinde graisseuse et, drapé dans une tapisserie arrachée, il parade dans la neige.


Hé oh, il dit.
Hé oh ?


Ses mots se perdent dans le bruit du vent.
Ils ne l'entendent pas, sur la montagne. Je doute qu'ils aient remarqué son absence.


Quatre villageois ne sont pas des natifs. Nus, malgré le froid, encordés les uns aux autres par le cou.

Ils se flagellent, chassant les péchés de leur peau. Balafrés. Tordus. Ils hurlent à chaque nouveau coup de fouet.

Un homme les approche.

« Silence », il dit. « Taisez-vous, vous allez réveiller le bébé… »

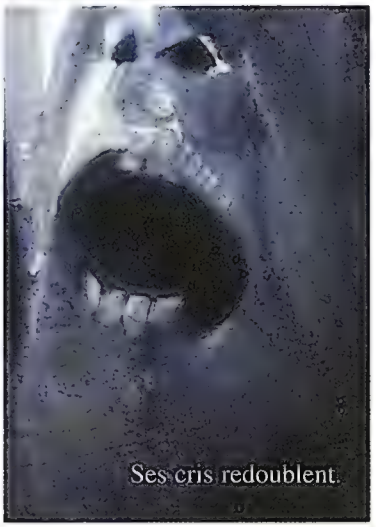
Ils le regardent, les yeux vides.

Pour eux, ses mots font trop de bruit ; le seul signal signifiant, c'est la douleur.

L'un d'eux prend une pierre.

On s'attend à ce qu'il attaque…

Mais non, il se frappe la poitrine.


Ses cris redoublent.

Le bébé pleure.

Au village, un éclopé ivre chante dans la neige.

Du bruit. Du bruit.

Posez-vous la question : s'ils croient que la fin approche, que leur monde se termine, pourquoi font-ils tout ça ? Pourquoi les cris, les fouets, la pisse, la vie, les blagues ? L'attente ?

Je me demande.

Pourquoi est-ce que j'écris un film qui ne sera jamais fait, que personne ne verra jamais ?

Le monde prend toujours fin pour quelqu'un.

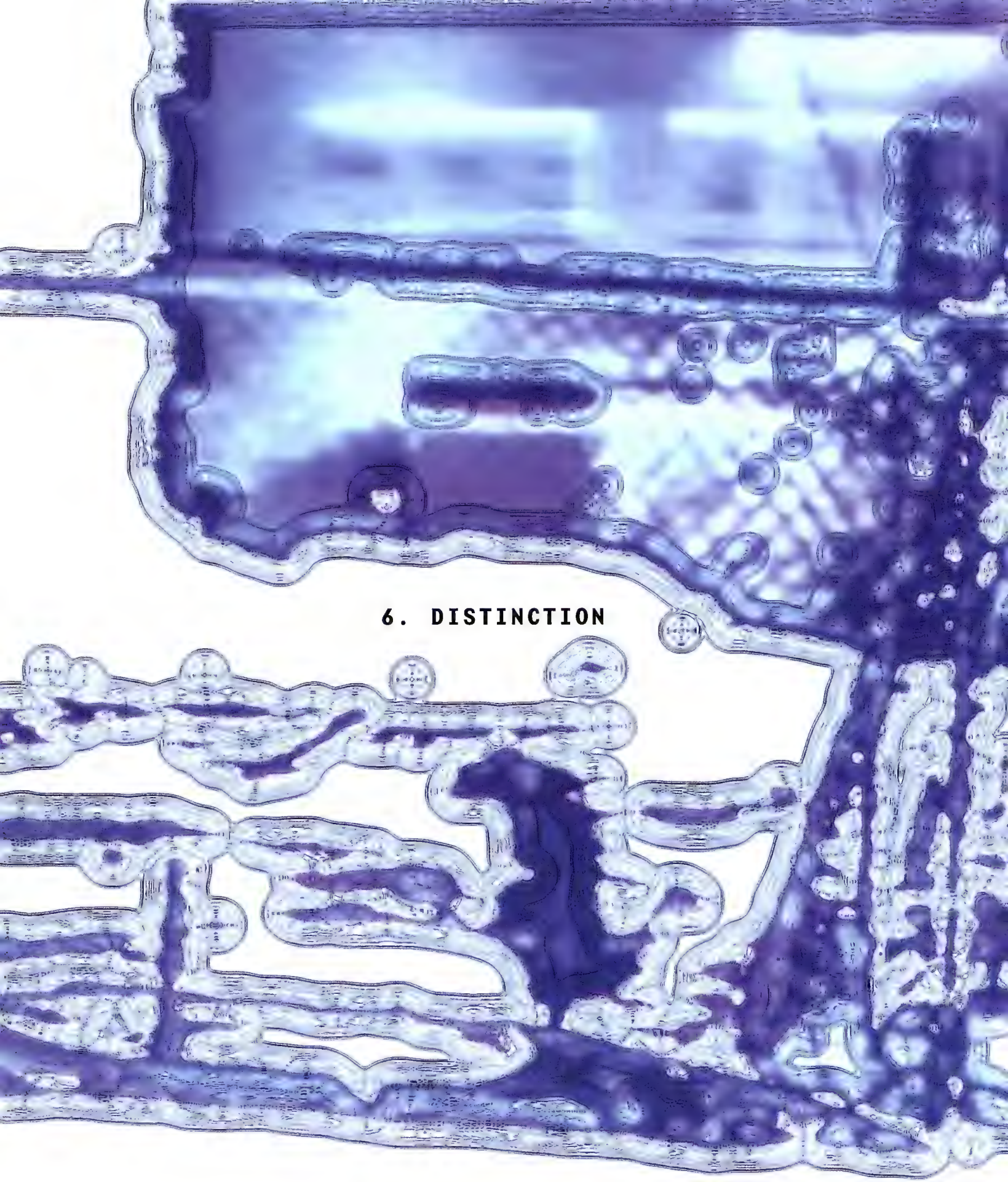
Une bonne réplique.

Je la donne au père de l'enfant. C'est ce qu'il dit à sa femme.

« Le monde prend toujours fin pour quelqu'un », il dit.

Elle essaye de calmer le bébé, elle ne l'entend pas.

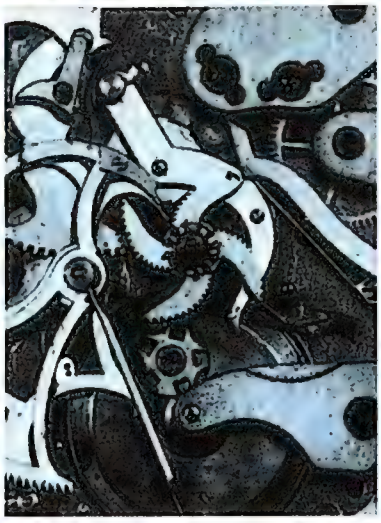
Je ne pense pas que ça change grand-chose.

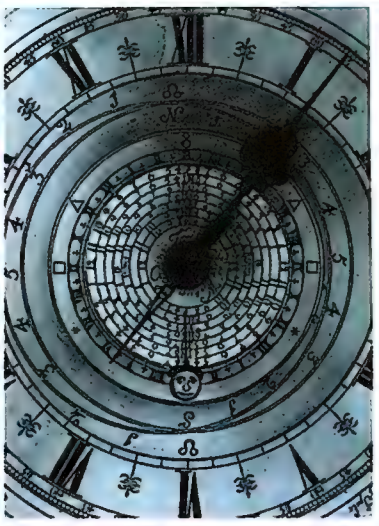


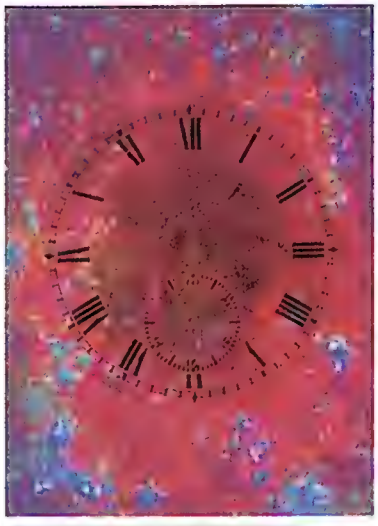
6. DISTINCTION

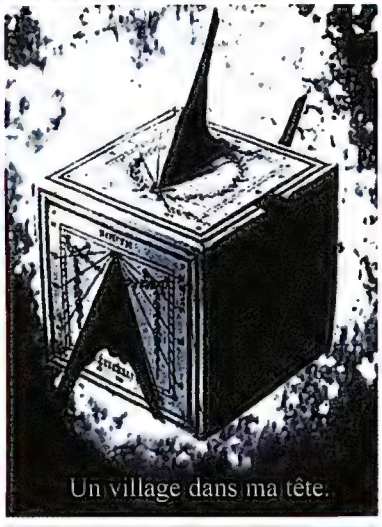
KALI YUGA - Commence en l'an - 3012. Et continuera pendant cinq cent mille ans – long terme. Pas imminent (ensuite le monde sera emporté par les flammes, un nouveau cycle commencera).

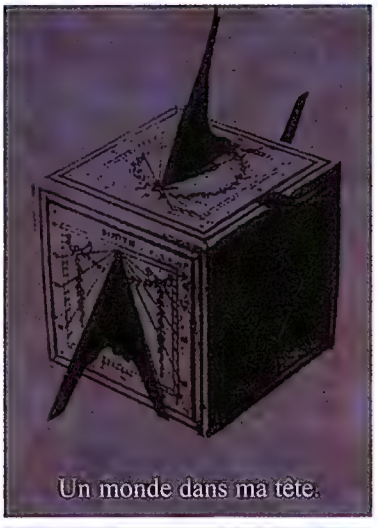
NOTES D'HOLLYWOOD - Hollywood – l'égosphère. C'est vraiment l'intérieur de mon crâne. La mort de la chasse aux sorcières, passée dans le show-business.








Un village dans ma tête.


Un monde dans ma tête.

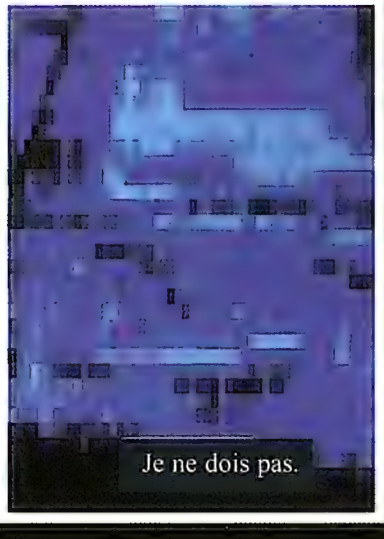
Des gens sortis des ombres
pour se protéger du froid,
il y a longtemps, ou pas.

La seule chance de vivre,
pour ces réfugiés.
Si je ne les écris pas,
ils meurent avec moi…

Je ne vais pas mourir.

Je sais que je ne vais pas
mourir. Je suis trop important
– au moins pour moi-même.

Si je suis froid et enterré,
je ne mourrai pas.


Je ne dois pas.

Quelques souvenirs à chérir.
Souviens-toi
Une montre.
La neige, sur l'écran de la télé.
Une photo passée d'une jeune fille sous la pluie.

Une histoire, il y a quelques jours, parfaite pour mon film.

Quelque chose comme

Rome, 31 décembre AD 999. Le pape Sylvestre II se tient sur le balcon de la basilique Saint-Pierre, la messe de minuit pour une foule de nonnes et de paysans, de prêtres et de seigneurs, tous à moitié convaincus que c'est minuit pour le monde.

Les doigts de la grande horloge, presque au sommet

Tic

Tic,

Tic,

L'horloge sonne minuit, et puis…

Elle s'arrête.

Comme ça.

Les gens hurlent.

Tic,

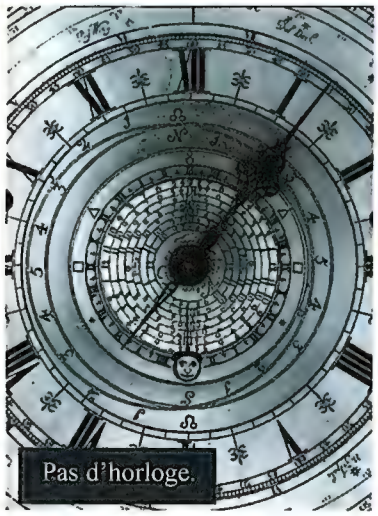
Certains crèvent leurs cœurs déraillés par l'horloge. Panique, folie, peur, en ce sombre minuit.

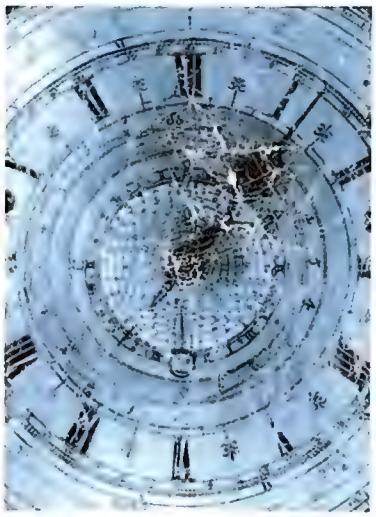
L'horloge sonne douze coups. Le temps reprend son cours.

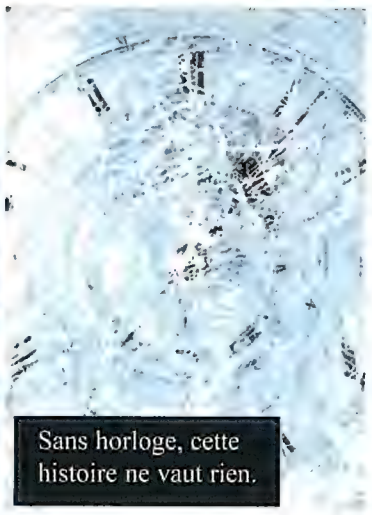
Le pape les bénit, chacun d'entre eux, et vaillamment ils retournent affronter le monde.

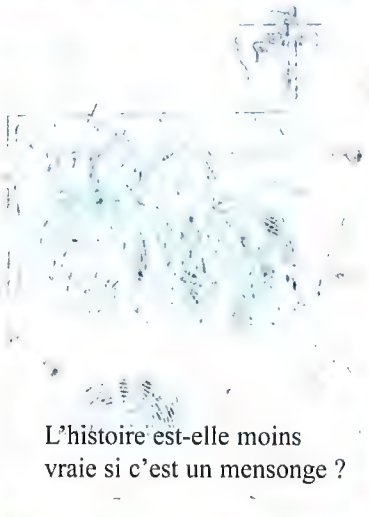
Merveilleuse histoire. Remarquable.

Impossible, eh oui. Une telle horloge n'a pas été inventée avant le XIVe siècle, et pour l'aiguille des minutes, il faudra attendre encore trois cents ans.



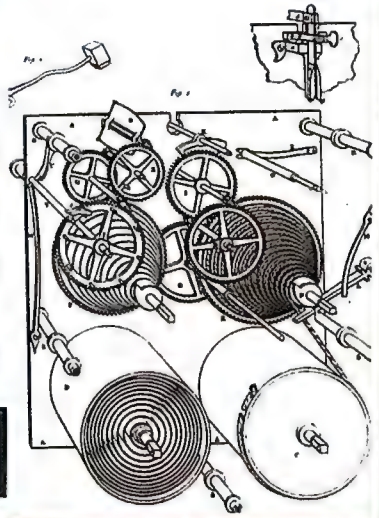


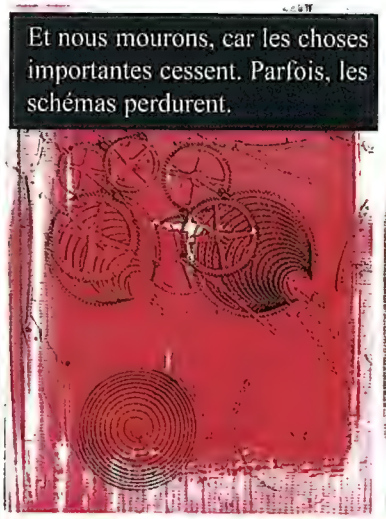


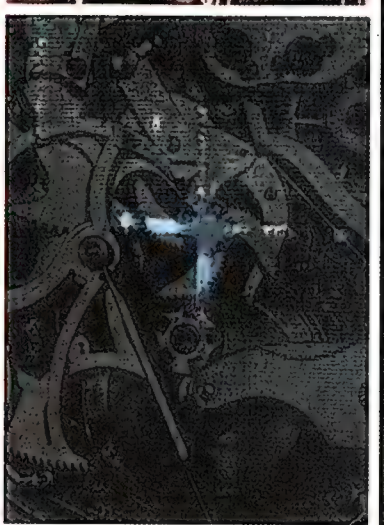


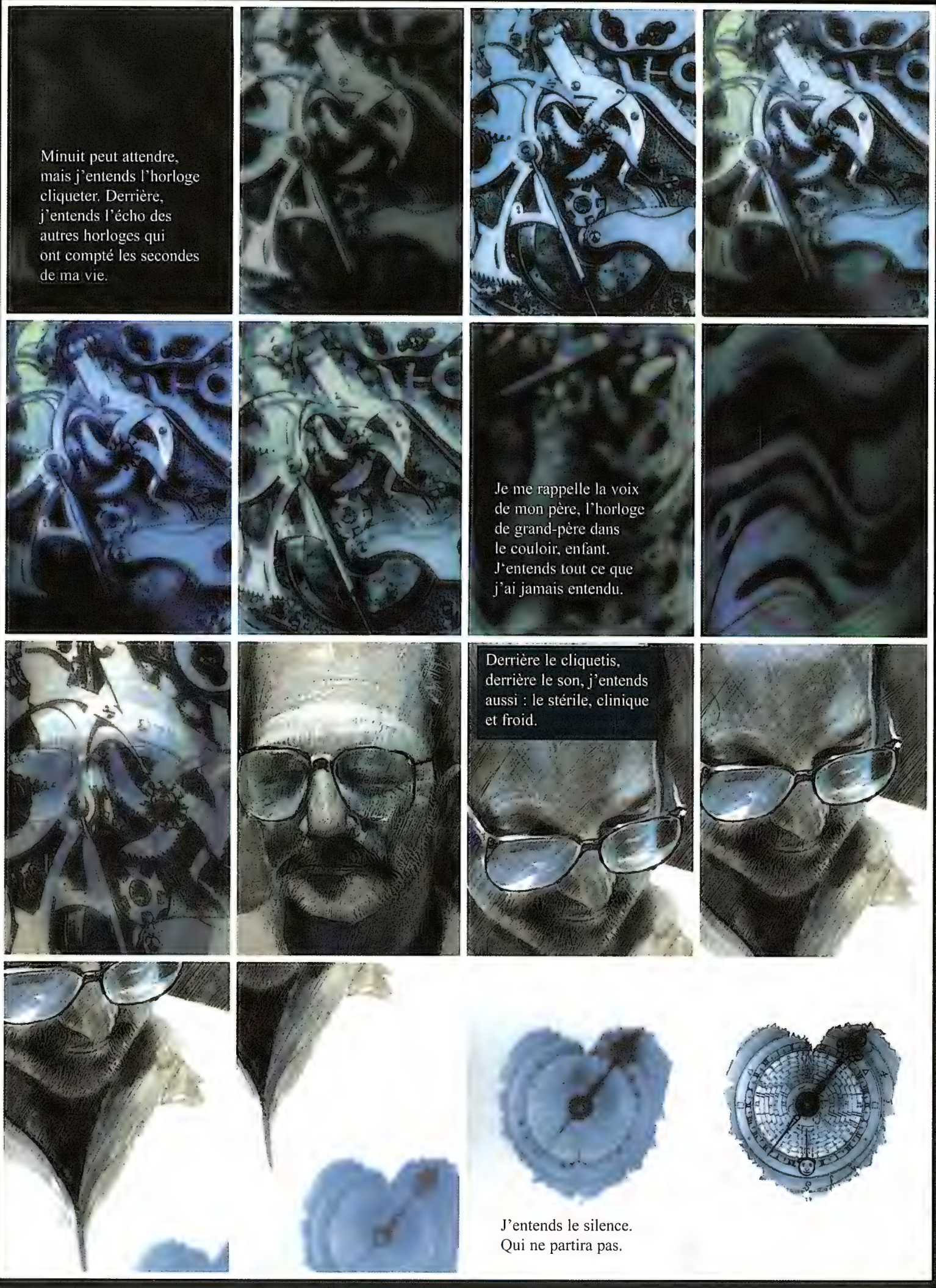
De la merde. Un mensonge.

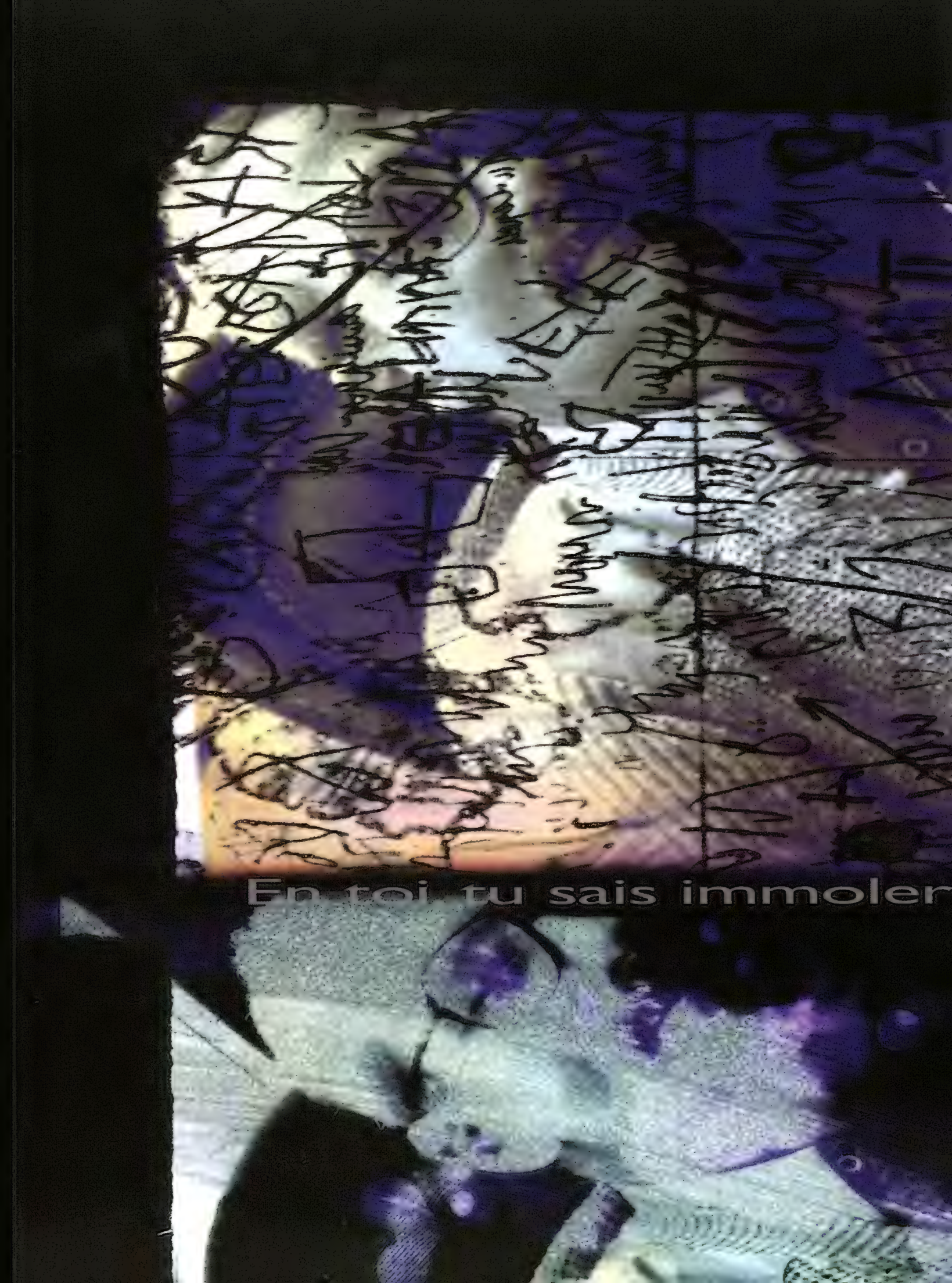
L'histoire est-elle moins vraie si c'est un mensonge ?

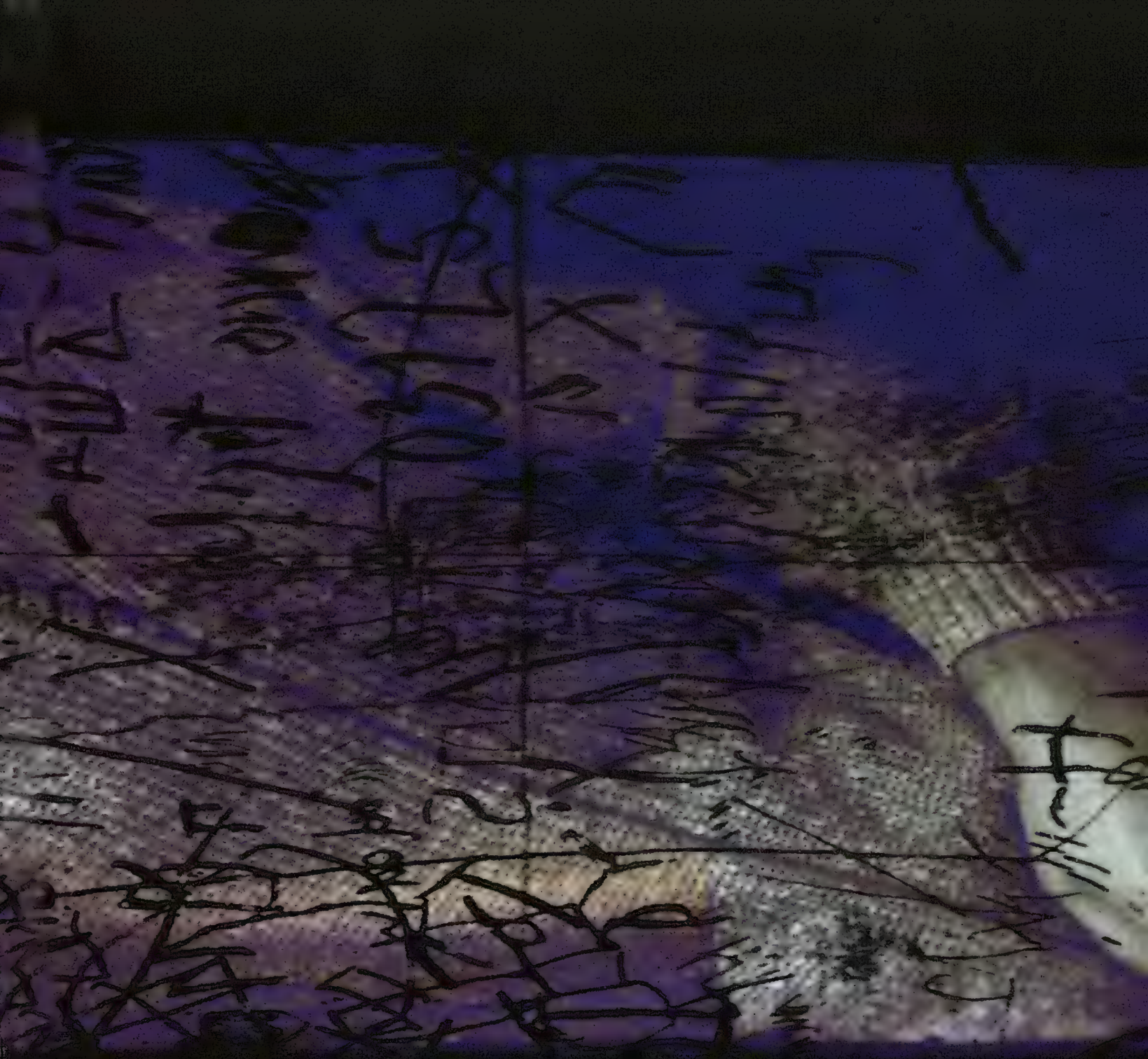







Minuit peut attendre, mais j'entends l'horloge cliqueter. Derrière, j'entends l'écho des autres horloges qui ont compté les secondes de ma vie.
Je me rappelle la voix de mon père, l'horloge de grand-père dans le couloir, enfant. J'entends tout ce que j'ai jamais entendu.
Derrière le cliquetis, derrière le son, j'entends aussi : le stérile, clinique et froid.
J'entends le silence. Qui ne partira pas.


En toi tu sais immoler



7. INTERLUDE

Pourquoi cette fascination pour l'Apocalypse ? Pourquoi cette obsession pour la fin du monde ?
Pas MON obsession. C'est la grande obsession.
Les humains vivent toujours les derniers jours du monde.
On a quoi ? Au mieux cent ans avant la fin de notre monde.
Ce n'est pas seulement ça.
Peut-être.
Je ne vois personne en ce moment. J'ai trop mal, je travaille trop. Un contact avec le reste du monde me paraît pourtant inévitable.
Reed vit dans l'appart du dessus. En début de soirée, il est descendu boire un café. On a soigneusement évité de parler de ma maladie.
Rétrospectivement, je m'aperçois qu'elle a peut-être été notre seul sujet de conversation.
Il y a des schémas. c'est certain. On ne les voit peut-être pas. mais ils existent.
Tu parles de Dieu ?
Non. Juste de schémas.
Peu importe ce que tu lis. ce que tu entends. ce qui vient de l'exterieur. Tout ce qui te fascine. le monde qui se termine. toutes ces fois où ça a continué...
Ça veut dire quelque chose. Même ce qui ne veut rien dire. Comme le bruit. quand tu changes la fréquence d'une vieille radio.
Des schémas. C'est ce que ce serait. si nous pouvions voir l'ensemble. Le bruit n'existe pas.
T'es un mystique. Reed.
C'est juste une réponse rationnelle à la seconde moitié du XXe siècle.
Cela dit. il n'y a peut-être pas de réponse irrationnelle.
Il est parti peu après, et je suis resté dans le noir, à me dire : il n'y a pas de grande apocalypse, que des petites, en procession continue.
Quelque part, les cavaliers chevauchent. La guerre et la famine, la maladie et la mort.

PESTILENCE

Apocalypse 6:2

Je regardais et, voici, parut un cheval blanc.
Celui qui le montait avait un arc ;
une couronne lui fut donnée,
et il partit en vainqueur
et pour vaincre.

GUERRE

6:4

Il sortit un autre cheval, roux. Celui qui le montait reçut le pouvoir d'enlever la paix de la Terre, afin que les hommes se massacrent ; une grande épée lui fut donnée.

LE LIVRE DES RÉVÉLATIONS DE SAINT JEAN L'EVANGÉLISTE EST UNE ŒUVRE ÉTRANGE, QUI VISE À DÉCRIRE LES ÉVÉNEMENTS MENANT À L'ARMAGEDDON ET À L'ÉTABLISSEMENT DE LA CITÉ DE DIEU SUR TERRE.

L'APOCALYPSE DE JEAN A ÉTÉ DÉCLARÉE HÉRÉTIQUE ET NON CANONIQUE PLUSIEURS FOIS. ELLE NE S'EST PAS IMPLANTÉE AVANT LE MOYEN ÂGE.

LE RÊVE DE LA FIN, LA CONCENTRATION DE L'APOCALYPSE VÉCUE DANS LES COUCHES BASSES DE LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE.

LE RICHE ET LE PUISSANT N'ONT PAS BESOIN DE FIN, NI DE REDRESSEMENT DES TORTS — ET LES COURANTS PROFONDS D'UNE TRADITION TRANSMISE SIÈCLE APRÈS SIÈCLE.

L'ESCHATOLOGIE RÉSULTE SOUVENT D'UNE PRESSION EXTÉRIEURE. ILS ONT BESOIN D'UN ENNEMI. L'UTOPIE QUI VIENT CORRIGERA L'INJUSTICE SOCIALE.

L'ARMAGEDDON NOUS DONNE UNE VISION DU SALUT :
A) COLLECTIVE
B) IMMINENTE
C) MIRACULEUSE

FAMINE

6:5 et 6:6

Je regardais et, voici, parut un cheval noir. Celui qui le montait tenait une balance dans sa main.

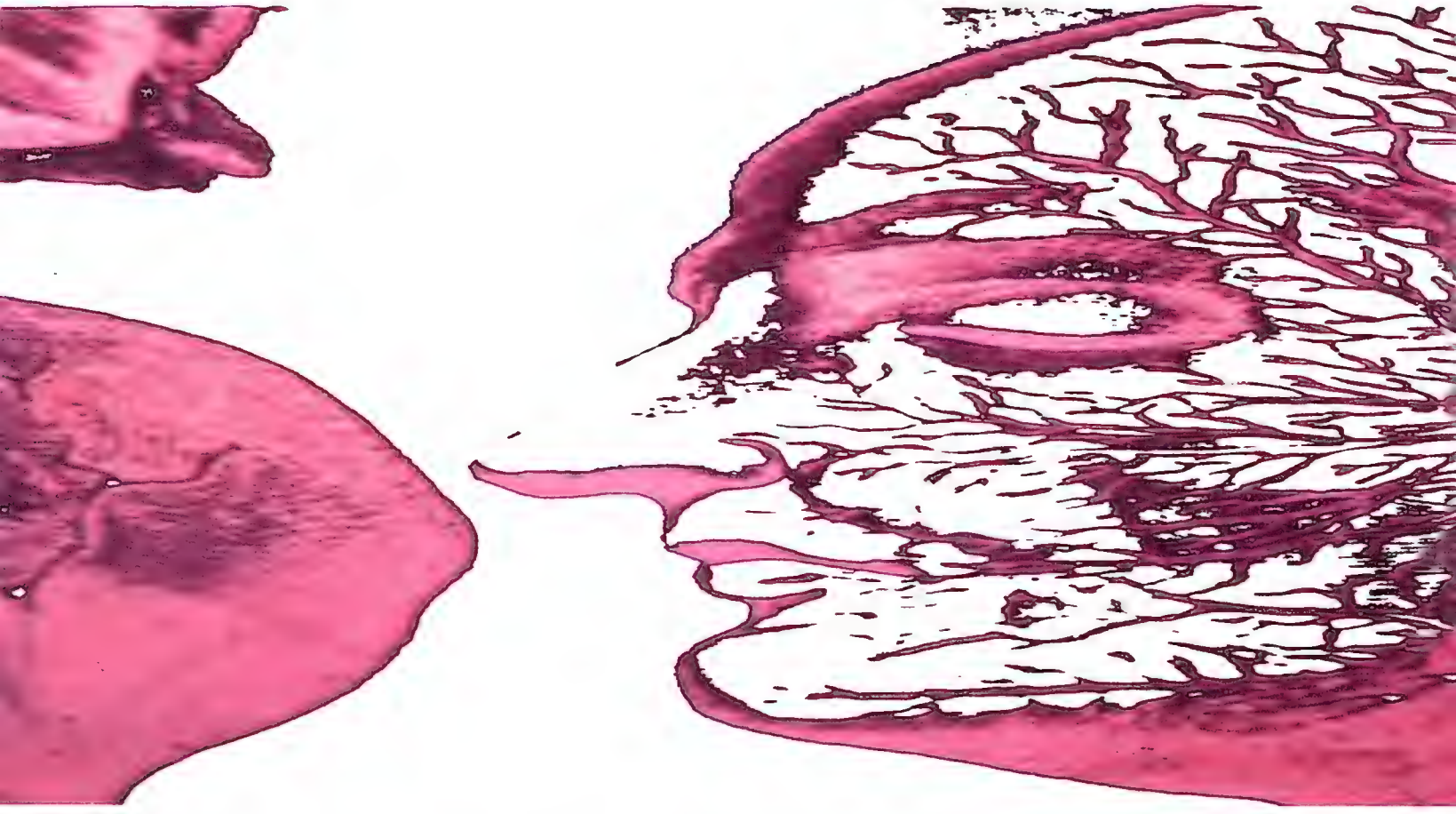
Et j'entendis au milieu des quatre êtres vivants une voix qui disait : Une mesure de blé pour un denier, et trois mesures d'orge pour un denier ; mais ne fais point de mal à l'huile et au vin.

MORT

6:8

Je regardais et, voici, parut un cheval d'une couleur pâle.
Celui qui le montait se nommait la mort,
et le séjour des morts l'accompagnait.

Salut Inanna.
Mm. Non. Je rêvais.
Oh. non. rien. Rien d'important. Juste un rêve...
Reed est venu me voir. il te passe le bonjour. Je crois qu'il cherche un job dans le cinéma.
Non. j'ai pas encore vu de médecin. Je pense pas le faire.
Reed parlait encore de schémas.
Inanna est l'opposé de Reed. Je les ai entendus se disputer, une fois, à une fête, quand j'allais encore à des fêtes.
Elle lui avait dit qu'il n'y avait aucun sens ultime à rien. Il n'y a jamais eu que l'illusion de l'ordre dans le chaos.
On t'a dit que je m'étais remis à écrire ? Qui t'a dit ça ? Laisse tomber.
Mais non. je n'écris pas. Inanna. À quoi ça servirait ?
Bonne nuit.
Je repose le téléphone.
Je prends mon stylo.
Je commence à écrire.



tous les corps envolés comme le Christ après sa résurrection. Le millénaire – mille ans de règne christique. L'eschatologie résulte souvent d'une pression extérieure. Ils ont besoin d'un ennemi. L'utopie qui vient corrigera l'injustice sociale.

Le rêve de la fin, la concentration de l'Apocalypse vécue dans les couches basses de la société chrétienne – le riche et le puissant n'ont pas besoin de fin, ni de redressement des torts – et les courants profonds d'une tradition transmise siècle après siècle.

L'eschatologie résulte souvent d'une pression extérieure. Ils ont besoin d'un ennemi. L'utopie qui vient corrigera l'injustice sociale.

L'Armageddon nous donne une vision du salut :

a) collective
b) imminente
c) miraculeuse

C'est une façon de voir la vie digne d'un culte du cargo. Les cultes du cargo en Nouvelle-Guinée et en Mélanésie ont culminé dans les années 1930 et 1940. Les indigènes prévoyaient la fin de la domination de l'approvisionnement des occidentaux par l'extérieur. Ils attendaient un bouleversement suivi d'une ère dans laquelle la richesse matérielle leur serait parachutée par leurs ancêtres.

8. RÉCLUSION

Kof.
Les choses changent.
Je me sens mieux.
La concentration va et vient.
Quand ça vient, je bosse.
Quand ça s'en va,
j'allume la télévision.
Tout est là, dans la Révélation que saint Jean l'Évangéliste a eue, sur Patmos.
Il a parlé d'une étoile de feu, Armoise, qui empoisonne les eaux.
Que veut dire Tchernobyl en français ? C'est ça. Armoise.
C'est l'un des symboles. Les signes et les prophéties. Nous vivons les Derniers Jours.
Tenez, prenez les cartes bleues.
Apocalypse, Chapitre 13, verset 17, et que personne ne put acheter ni vendre, sans avoir la marque, le nom de la Bête ou le nombre de son nom.
Difficile à croire, n'est-ce pas ? Il y a deux mille ans, un homme a prédit les cartes de crédit. Il n'était pas juste un homme. Il était inspiré par la parole du Seigneur.
Les gens croient à ça ?
Évidemment.
On peut lire l'apocalypse dans n'importe quoi. Les mots disent ce qu'on veut qu'ils disent.
Kof.
Le film touche à sa fin. J'en ai écrit plus de la moitié, c'est de plus en plus facile.

N'ayez pas peur.

Avant que les bombes atomiques ne pleuvent, avant que les eaux deviennent poison, que les rivières se changent en sang et que les mers soient feu et verre…

Avant les épidémies. Avant la radioactivité. Avant que les impies et les fornicateurs et tous ceux qui fabriquent et aiment le mensonge ne périssent dans l'agonie et le désespoir…

Avant tout cela, les hommes et les femmes et les enfants qui auront accepté Jésus dans leur cœur seront enlevés. Ils connaîtront le ravissement.

Ils seront de cette génération que la Sainte Bible dit Immortels. Ils seront emportés dans les cieux, dans leurs corps incorruptibles, tout comme celui de notre Seigneur quand il sortit du tombeau, incapable de périr. Enlacés entre les nuages, ils rencontreront le Seigneur…

Si vous croyez, vous ne mourrez jamais.

Enlevés ?

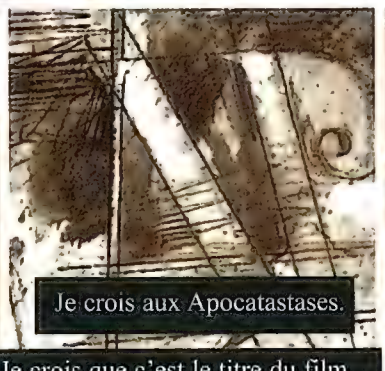
Comment cela, « enlevés » ?

Des gens qui flottent, seuls.

D'autres récupérés par des extraterrestres lémuriens aux grands yeux cuivrés, sauvés de l'Apocalypse.

Tout le monde sur la lune.

Sauf que moi, je ne crois pas aux Apocalypses.



Je crois aux Apocatastases.

Je crois que c'est le titre du film. Pas facile à prononcer, personne ne sait ce que ça veut dire, mais quel titre.

Apo-cata-stasis.

Ce que ça veut dire :

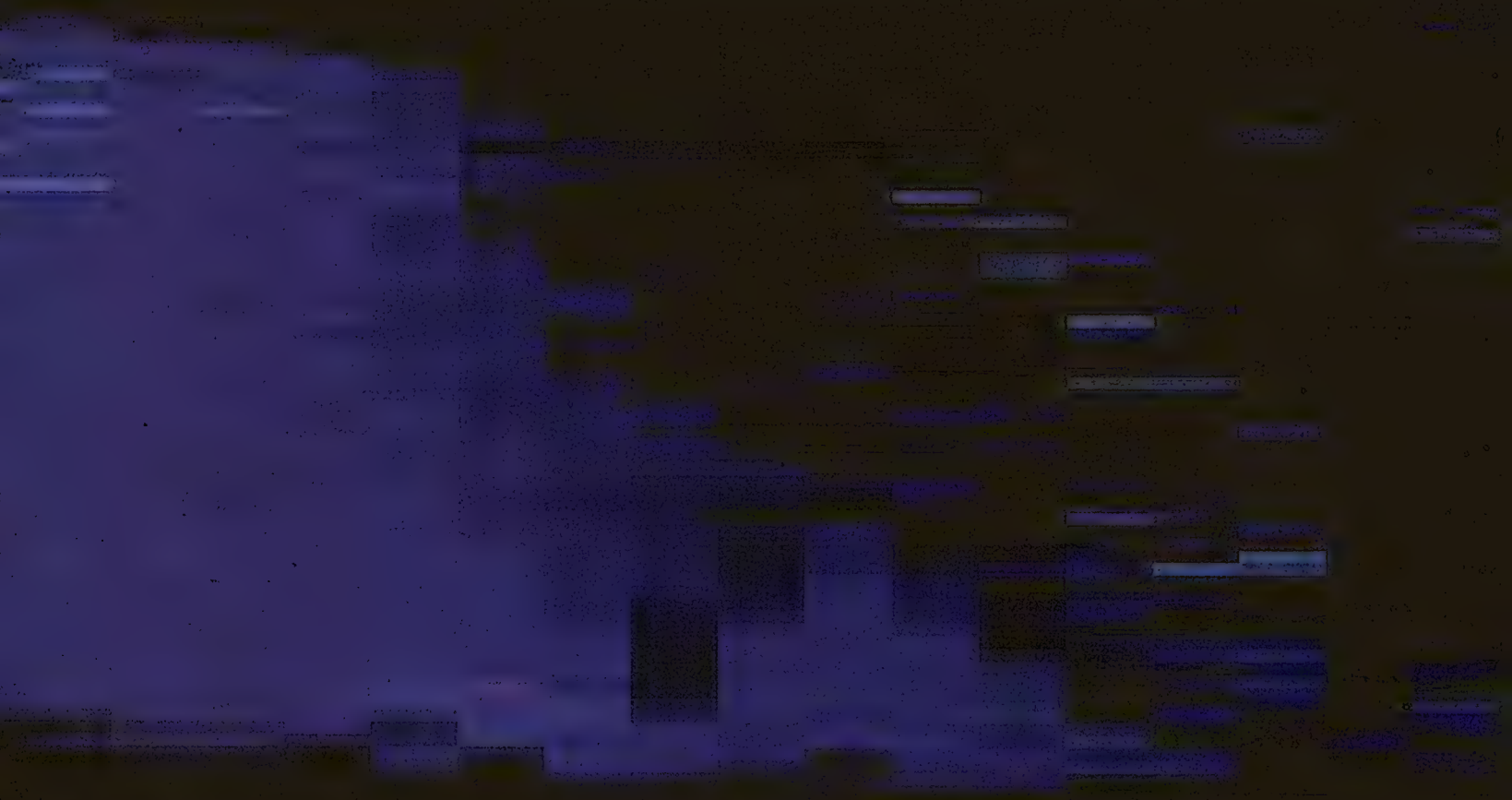
1) Restauration, rénovation.
2) Retour à un état précédent.
3) (Astronomie) Retour à la même position apparente, accomplissement d'une période de révolution.

Pensez-y.

Kof.
Je crois que je vais mieux.
J'ai appelé le médecin, il y a quelques jours.
Julia ? C'est moi.
Ce léopard des neiges, quelque part en moi.
Salut. Tu n'as pas répondu à mes coups de fil. Comment tu te sens ?
Mieux.
Bien. Bien. Je suis contente. Bien.
Oui. J'ai maigri.
Kof.
Mais ça va mieux.
Alors, tu veux toujours m'ouvrir ? Me faire tes biopsies et tes scans ?
Non. T'inquiète pas... Un test sanguin, peut-être ?
J'ai dit oui.
... ressuscité ? L'accepterez-vous dans votre cœur ?
Assez.
Salut. Je dois partir.
Je peux pas rester. Je suis venu te dire que je dois partir.

Je suis content d'être venu, mais bon, je dois partir.
Je ne suis pas inquiet.
Elle a rappelé ce matin. Elle veut passer me voir. J'ai dit non.
C'est mon amie. Elle s'inquiète pour moi. Une des rares personnes que j'aime en ce monde.
Elle s'est mise à hurler au téléphone.
Je me fous de comment tu te sens. Tu n'as pas assez de globules rouges, encore moins de blancs qui marchent, et trop de blancs qui ne marchent plus.
La moindre infection pourrait t'achever.
Laisse-nous t'hospitaliser.
On doit trouver les tumeurs. La radiothérapie pourrait changer la donne, t'accorder du temps. Mais...
Julia, non.
Non ?
Alors règle tes affaires. Écris un testament.
Je crois qu'elle ne m'a pas écouté.
Je lui ai dit. Elle n'a juste pas entendu.
Ça va.
Je me sens bien.
Kof.
Kof.
Kof.

JE NE LES BLÂME PAS. MON IMAGINATION EST BIEN TROP PUISSANTE.



Nous sommes vous pour Hollywood ? Quel est le bruit brouillant
une vision culte du cargo à l'endroit imprécis : une tempête de sable.

Signal du sursaut devant ce que faire un meilleur — « Je suis rentré chez moi. »

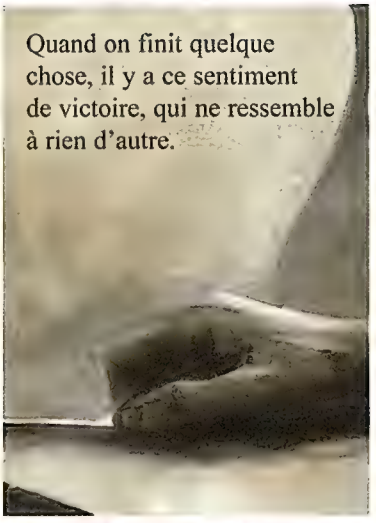
Dir : Comme si **les gens avaient besoin de lire l'intimité du bruit.**

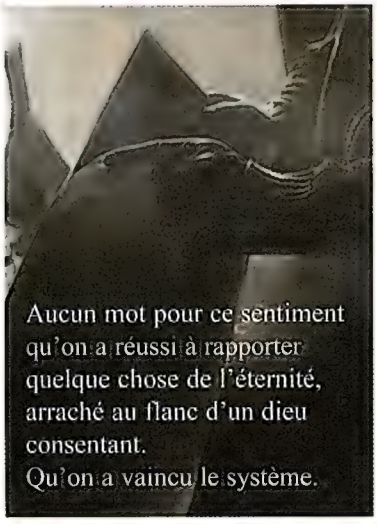
Comme si ? J'ai du mal.

9. CONCLUSION

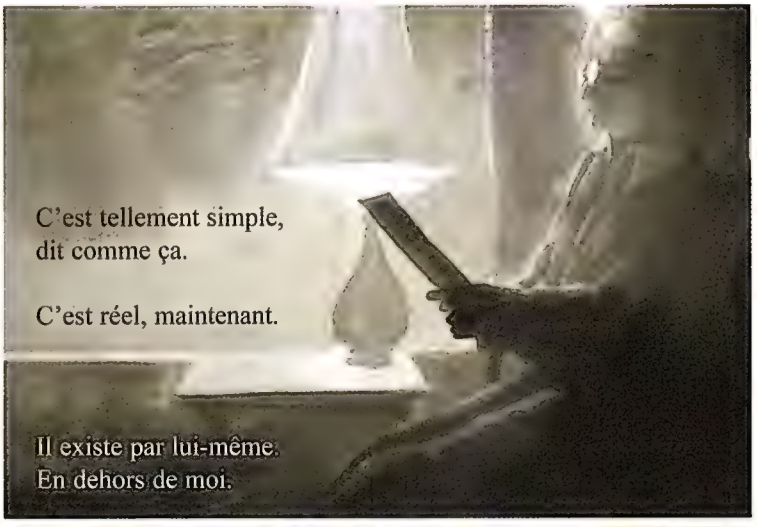
Le travail est on voit Nathan se tenir sur les rivières et habité par leurs pneus fondus, en quête de la maison avec des corps aiment parler depuis que les puissants font.

Vertige. Quand je regardais quelque chose plus ou moins une biopsie, hébété. Harley Street, harley street, pas loin d'être juste quelque chose décoré avec de la pisse dans une mer devenue absinthe.
J'écris n'importe quoi.


Quand on finit quelque chose, il y a ce sentiment de victoire, qui ne ressemble à rien d'autre.


Aucun mot pour ce sentiment qu'on a réussi à rapporter quelque chose de l'éternité, arraché au flanc d'un dieu consentant.
Qu'on a vaincu le système.

Ce soir, j'ai fini le script.

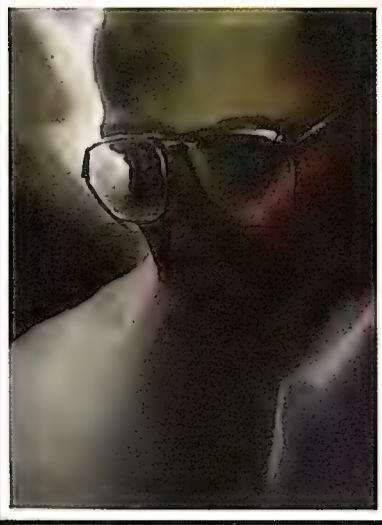

C'est tellement simple, dit comme ça.
C'est réel, maintenant.
Il existe par lui-même. En dehors de moi.

Et votre prochain film ?

Je ne sais plus.

Je croyais savoir quand j'ai commencé, mais ces choses prennent vie.

Ça parle des gens, je crois.



C'est tout.
Juste les gens.

Tellement mal.
Ma poitrine. Mon dos.
Ça me…

Les villageois ont attendu au sommet la fin de tout ce qu'ils ont connu.

On a vu leurs larmes, leurs rires et leur peur. On les a vus se tenir chaud dans la nuit, attendant minuit.

Le nouveau millénaire était presque là.

Ça n'arrivera pas. Ce n'est pas la fin.

Étranger. en pareil moment vous devriez être avec votre famille.

Je n'ai jamais eu d'enfants de ma chair.

Juste des mots. des peintures. des images d'une lumière vacillante dans les ténèbres. trop tôt consumées.

Aubaine. Étranges rencontres. L'Enfer d'Hauptmann - pour celui-là. j'ai eu la Palme d'or à Cannes.

Et celui-ci...

Oui ?

C'est un bon script. Ça aurait vraiment fait un super film.

Dans la foule, le prêtre demande silence et commence à chanter les formules de la messe de minuit.

Puis il se met à pleurer, obligé d'arrêter.

Et ils attendent. En silence. Et j'attends avec eux.

En silence.

Sans bruit.

Juste le sifflement de la chute des flocons. occultant les ténèbres. floutant les limites. piquant les visages. les mains.

J'ai très froid.

"Je devrais être avec ma famille."

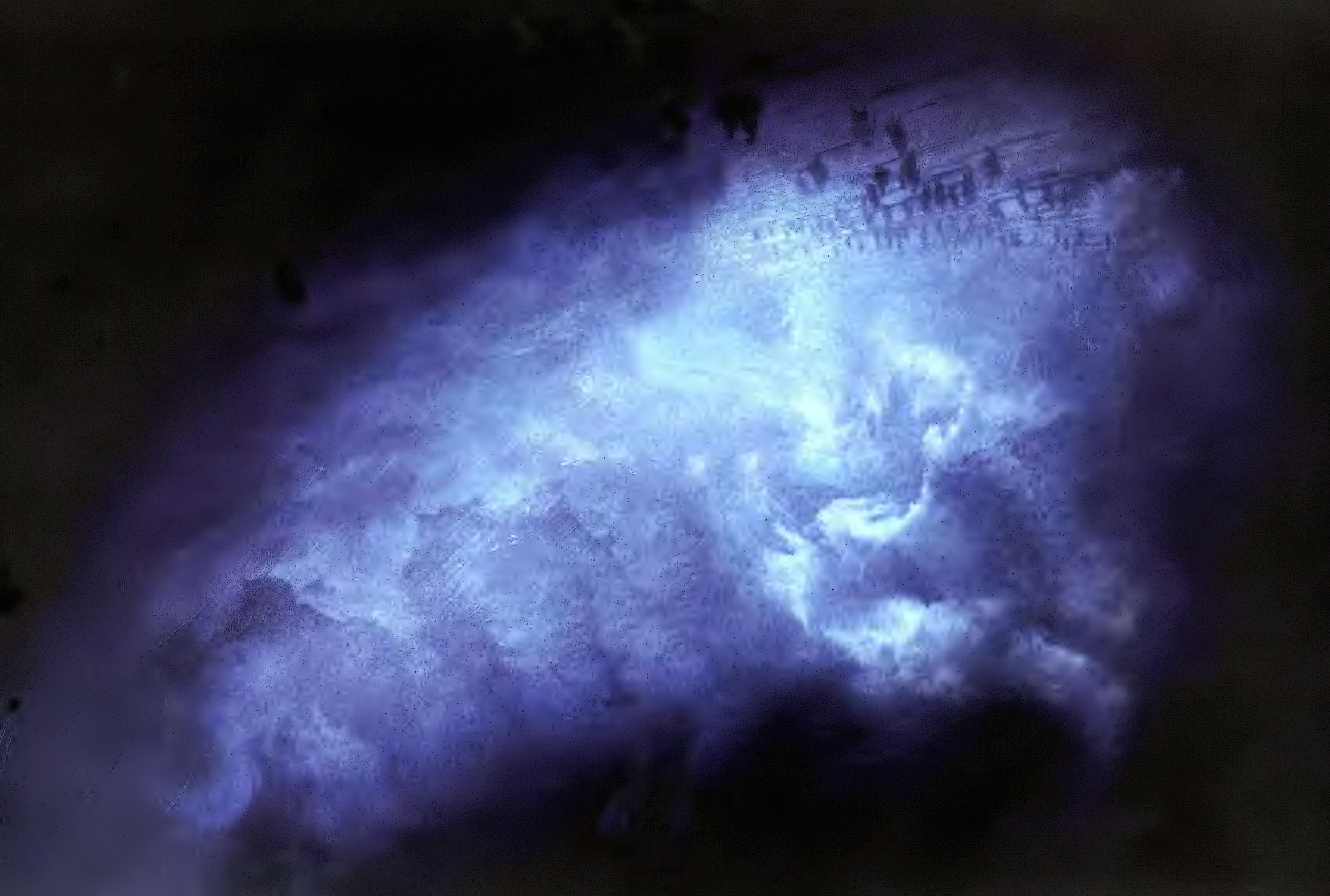
Vous tous.

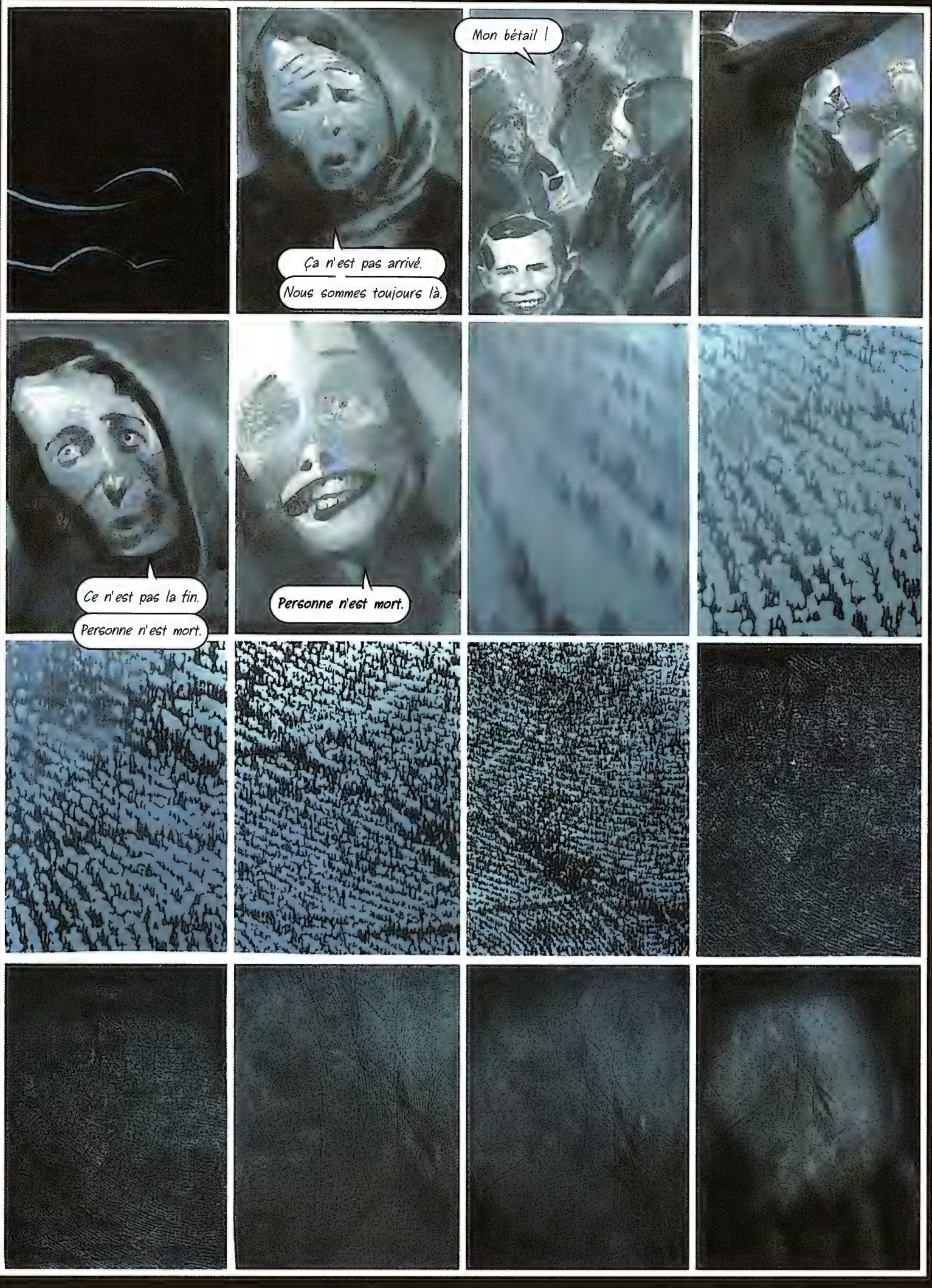
Vous

êtes

ma

C'est l'heure.




Mon bétail !
Ça n'est pas arrivé.
Nous sommes toujours là.
Ce n'est pas la fin.
Personne n'est mort.
Personne n'est mort.

10. ÉPILOGUE

nous vivons toujours les derniers jours. vous avez quoi ? cent ans au maximum, grand maximum, avant la fin de votre monde.

C'est donc toi qui l'a trouvé, hein ?
Mouais.
Et alors ?
Je veux pas en parler.
Desolée.
Ces derniers mois ont été pénibles pour tout le monde.
Si seulement il nous avait laissés l'aider
Il l'a fait à sa façon. Il se savait fini.
Il me manque.
Hier soir, j'ai eu envie de descendre prendre un café avec lui, et puis je me suis souvenu...
Tiens, voilà, c'est à toi.
Merci.
Je l'aimais aussi.
Oui. Je sais.
Appelle-moi un de ces quatre. Il faut qu'on parle.
Ok.

FOR INANNA
APOCATASTASIS
Toi et tes putaines de titres à la con.

PRÉGÉNÉRIQUE

Ils regardent le ciel.

L'un d'eux hurle, on n'entend pas ses mots.

Ils se préparent à tout quitter.

Peu à peu, ils commencent à y croire pour de bon…

Anno Domini 999, le dernier jour du dernier mois de l'année.

Hiver en Europe continentale. Un village, à l'ombre d'une montagne.

Doux pano : comme une fourmilière, ils courent en cercles concentriques, réunissent leurs biens, de la nourriture, leurs enfants.

On voit leurs visages (riches, pauvres, vieux, gros, fous).

Certains se moquent, puis ils commencent à être affectés par les autres, par l'intime conviction que ça y est, c'est le moment.

La neige envahit notre champ de vision, comme des parasites troubleraient l'image figée d'une vidéo, et quand on les retrouve, ils s'éloignent.

Ils quittent le village.

Ils grimpent tout là-haut.

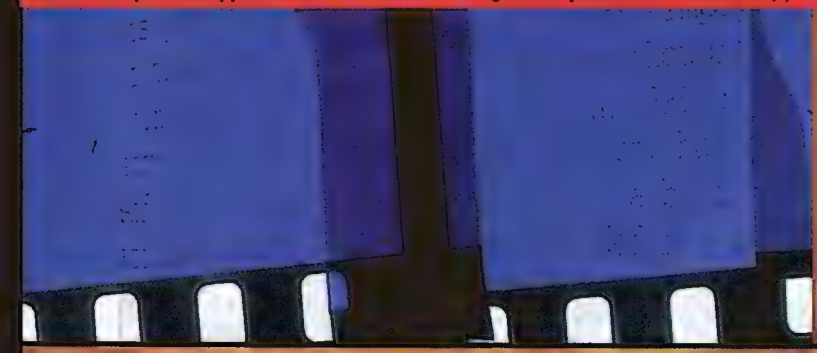
Pour attendre la fin de leur monde.

11. MILLÉNAIRE

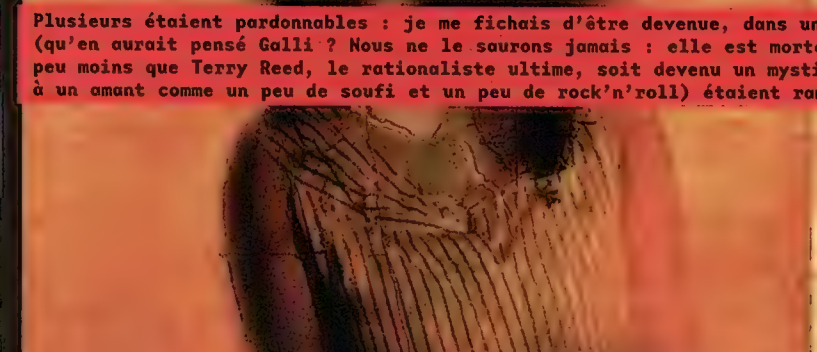
Il est mort depuis presque une dizaine, et parfois je ne pense plus à lui pendant des semaines entières.

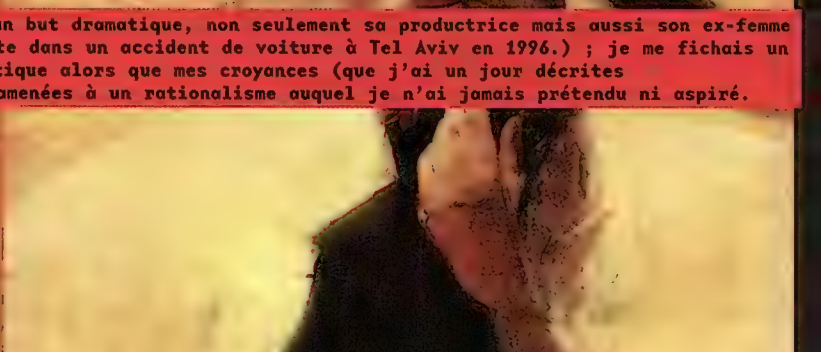
Je pensais avoir surmonté ça, l'avoir relégué dans le passé : nous avions fait notre travail, le film était tourné, et ses cendres avaient depuis longtemps été dispersées comme il l'avait demandé, à la toute fin, dans la Tamise, puis emportées dans la mer. Pourtant, l'année dernière — 1999 — ça n'a pas été facile : il est revenu d'entre les morts, en un sens. C'était son année.

En février j'ai assisté à une pièce en partie basée sur son journal et sur des lettres qu'il avait écrites au cours de ses six derniers mois. Pour des raisons que je trouvais dures à admettre (mais faciles à comprendre, puisque j'ai travaillé quinze ans dans le cinéma et suis ce qu'ils appellent en riant une figure importante du milieu), la dramaturge avait pris certaines libertés avec ce qui avait été.



Plusieurs étaient pardonnables : je me fichais d'être devenue, dans un but dramatique, non seulement sa productrice mais aussi son ex-femme (qu'en aurait pensé Galli ? Nous ne le saurons jamais : elle est morte dans un accident de voiture à Tel Aviv en 1996.) ; je me fichais un peu moins que Terry Reed, le rationaliste ultime, soit devenu un mystique alors que mes croyances (que j'ai un jour décrites à un amant comme un peu de soufi et un peu de rock'n'roll) étaient ramenées à un rationalisme auquel je n'ai jamais prétendu ni aspiré.





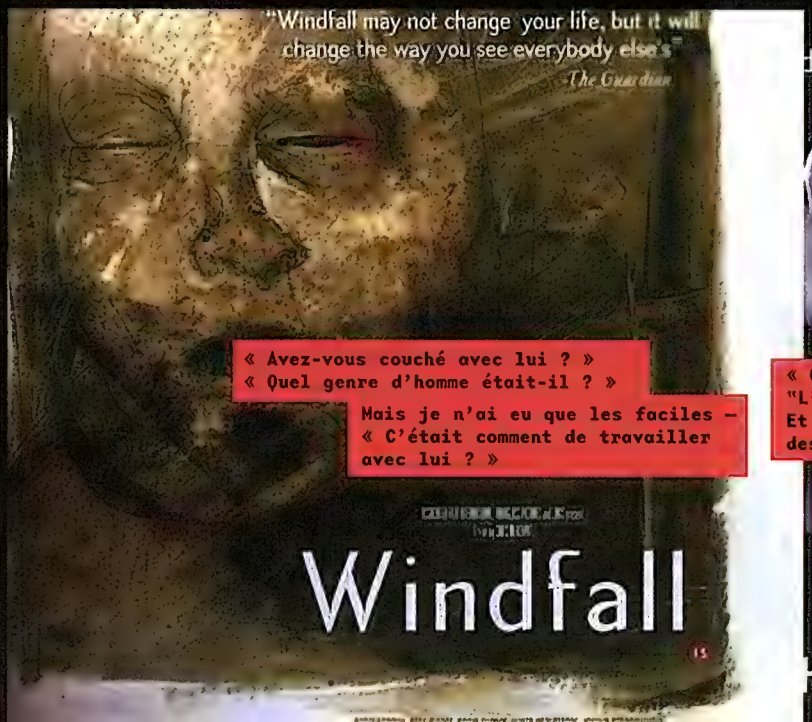
Le changement le plus impardonnable était aussi le plus compréhensible : pour des raisons de droits, la dramaturge s'était trouvée dans l'impossibilité d'utiliser le scénario original d'"Apocatastase" ; elle avait inventé un dernier film (intitulé "Jusqu'aux temps derniers", si ma mémoire est bonne) où toute la justesse de l'original était devenue une bouffonnerie bizarre — Continuer jusqu'à la fin du monde.

Et pourtant, dans toute cette bêtise il y avait quelque chose de vrai et, à un moment, l'acteur qui jouait son rôle a toussé et dit quelque chose qu'il m'avait dit une décennie plus tôt exactement tel qu'il l'avait dit, dans son appartement à Islington, et avant que j'aie pu comprendre ce qui se passait j'avais les yeux fermés et j'agrippais le dossier du fauteuil devant moi si fort que mes doigts me faisaient mal, et des larmes me piquaient les yeux, tandis qu'une voix qui était presque la sienne disait des mots qui étaient les siens, ou presque.

Ensuite j'ai pensé que c'est à cela que sert l'art. C'est notre unique chance d'entendre les voix des morts. Plus encore, ça leur permet de nous toucher et ça nous permet à nous, les vivants, d'apprendre d'eux.

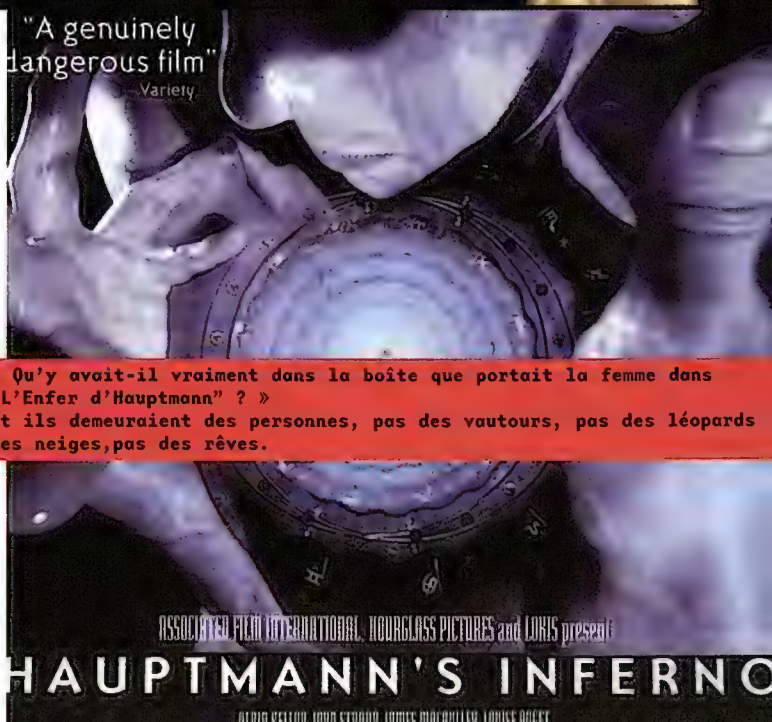
Je l'ai haï d'être mort. À ce moment-là. Je l'ai haï d'avoir lâché prise.

Au fil de l'année son nom a été de plus en plus invoqué. Un jour, je me suis retrouvée sur scène au National Film Theatre, pour une rétrospective de ses films, en train de répondre aux questions du public. Je me souviens de ce passage de son journal où il raconte un rêve dans lequel le public devient une meute féroce prête à le dévorer. Mais j'ai répondu à leurs questions, nerveuse, j'attendais les plus dures —

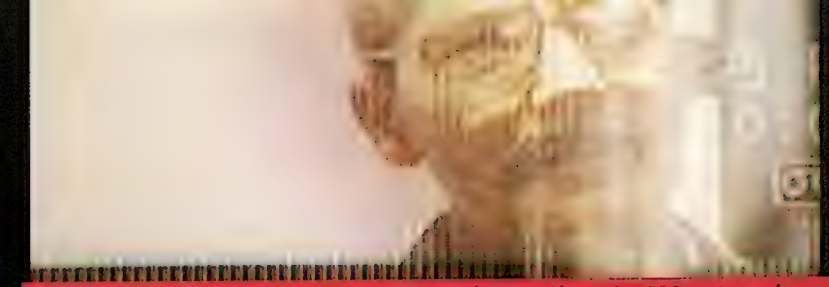


« Avez-vous couché avec lui ? »
« Quel genre d'homme était-il ? »

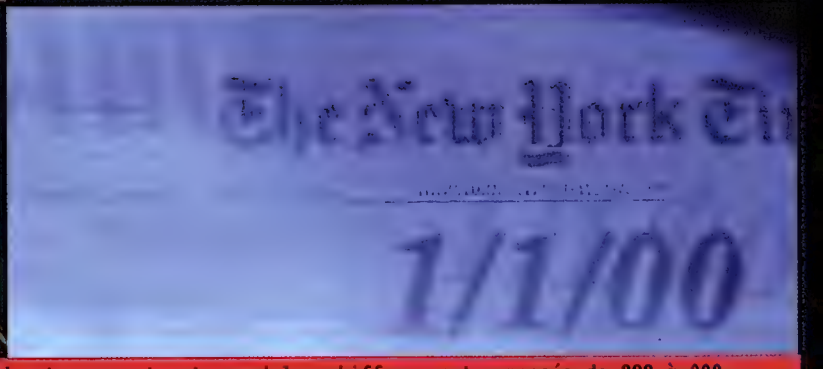
Mais je n'ai eu que les faciles —
« C'était comment de travailler avec lui ? »



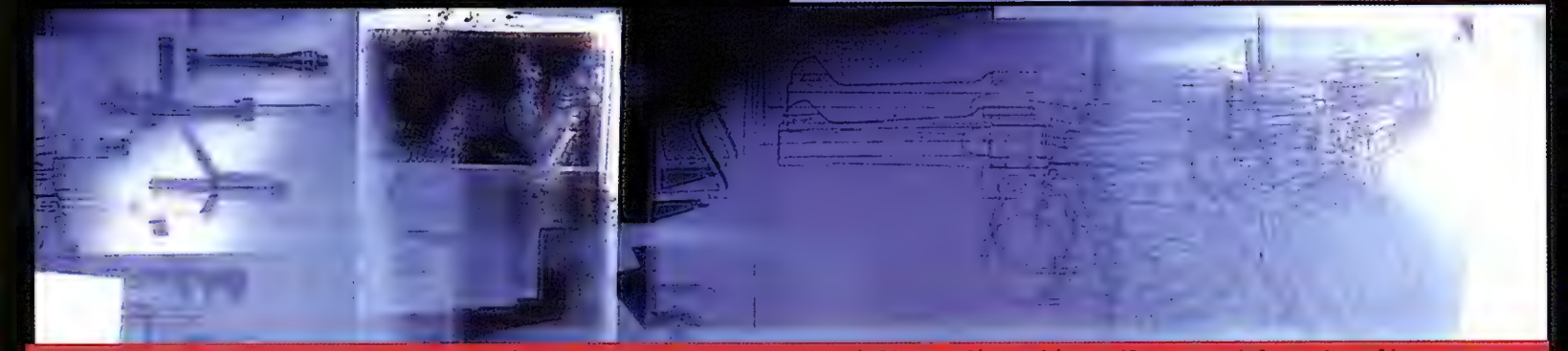
« Qu'y avait-il vraiment dans la boîte que portait la femme dans "L'Enfer d'Hauptmann" ? »
Et ils demeuraient des personnes, pas des vautours, pas des léopards des neiges,pas des rêves.



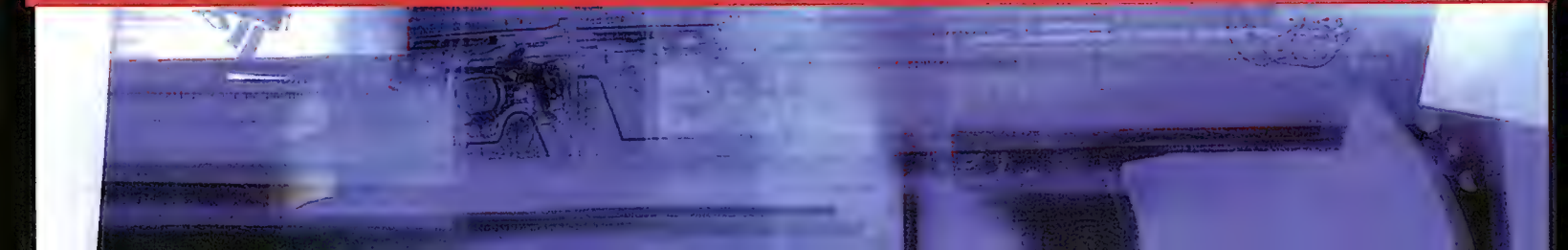
J'ai été interviewée sans cesse, l'année dernière. La BBC a tourné un documentaire sur lui, qui réussissait à ne rien dire sur celui qu'il était, ou ce qui comptait pour lui ; l'impression que donnait ce documentaire était qu'il avait prédit la catastrophe du millénaire, alors qu'il avait prédit l'inverse : une humanité qui continue comme avant, pas de grande apocalypse mais une procession de petites apocalypses personnelles, chacun la nôtre. C'est ce que j'ai dit dans mon interview, mais ils l'ont coupé et tout ce que je disais à l'écran était « C'était un homme très frustrant, très compliqué. »



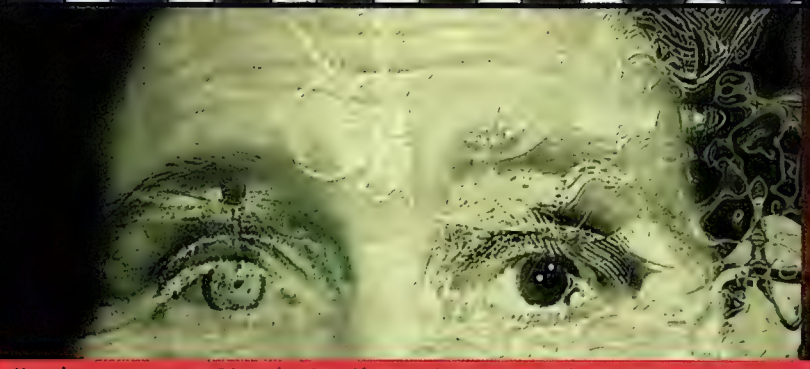
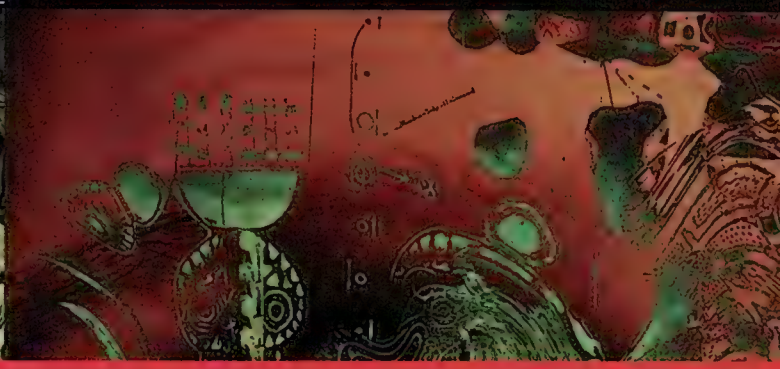
Et puis nous avons été propulsés dans le nouveau millénaire, le grand retournement, et quand les chiffres sont repassés de 999 à 000, nous avons retenu notre respiration, un instant, pour voir si le monde finissait, mais il n'a pas fini, alors nous avons bâillé et bu notre champagne et continué à vivre, sauf ceux qui sont morts, et tout s'est poursuivi comme avant.



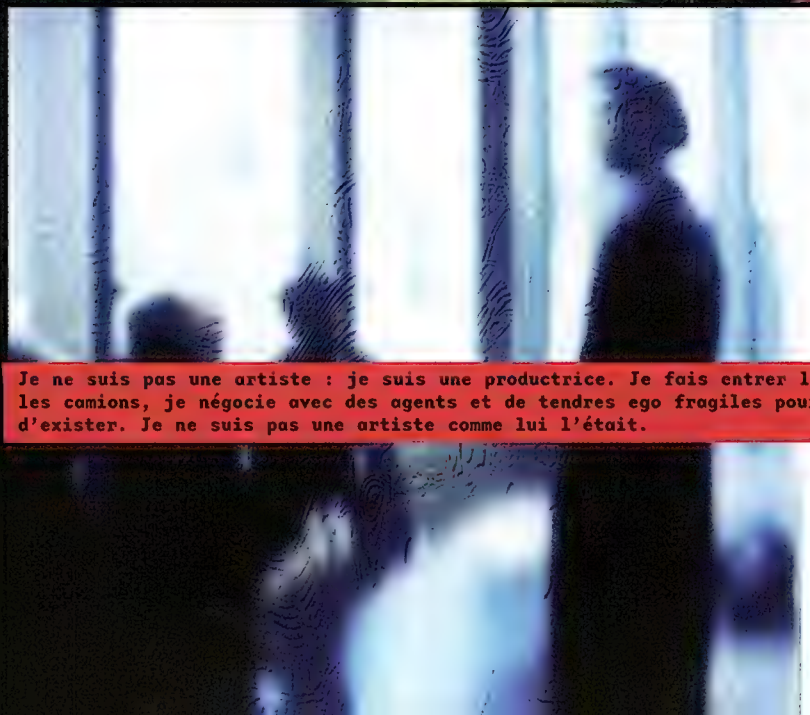
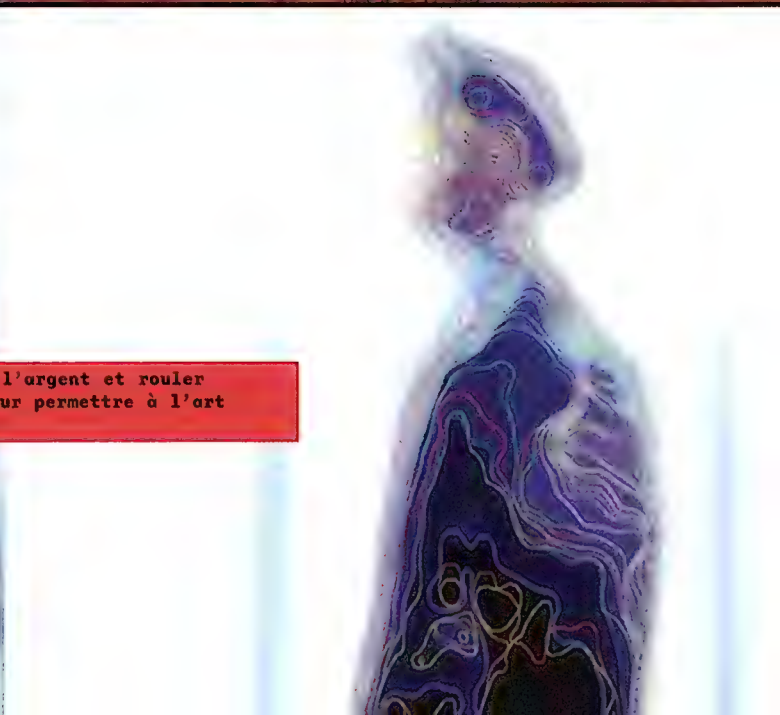
J'étais dans une librairie la semaine dernière. Je cherchais quelque chose à lire et là, caché en silence parmi les autres livres, se trouvait un ouvrage sur « Comment survivre à la catastrophe mondiale du 31 décembre 1999 » – des conseils survivalistes pour tenir le coup pendant le krach de la civilisation. Je l'ai pris et examiné, et il semblait aussi ancien et étrange qu'un parchemin étrusque glissé entre un Danielle Steel et un Tom Clancy – fossile d'un temps passé, fragment, débris. Nous avons survécu. Nous allons bien.



Il l'avait bien nommé, comme il nommait toujours bien ces choses. Nous trébuchons mais ne tombons pas, nous nous ramassons et continuons à marcher — à marcher sur une route pavée des corps et des rêves de ceux qui sont partis avant nous.

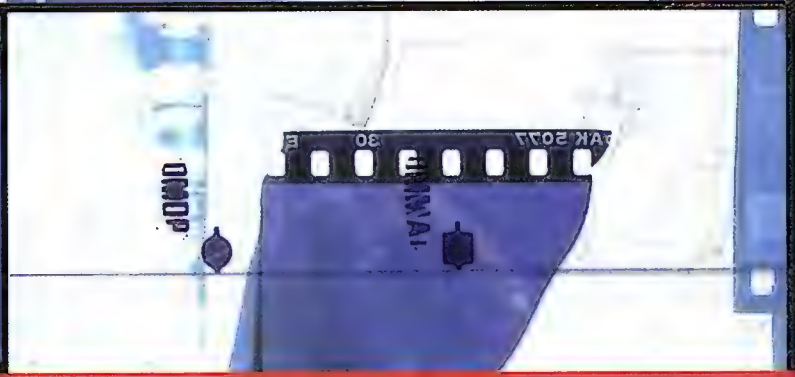



Ma mère est morte l'année dernière : des tumeurs dans ses poumons et son cerveau. Elle avait 80 ans. La chimio avait noirci son visage et elle me disait, chaque jour en se réveillant, qu'elle était déçue que la mort ne soit pas plus facile. Elle arrêta tous les médicaments, refusa tous les traitements, et mourut peu après. Je me demandais si elle tiendrait jusqu'au nouvel an, mais elle semblait contente.

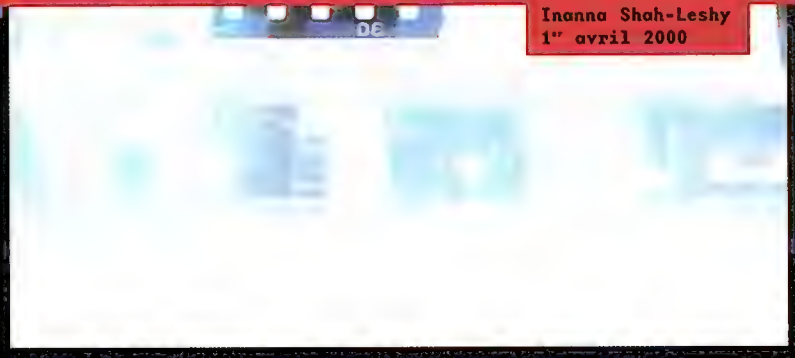
Je ne suis pas une artiste : je suis une productrice. Je fais entrer l'argent et rouler les camions, je négocie avec des agents et de tendres ego fragiles pour permettre à l'art d'exister. Je ne suis pas une artiste comme lui l'était.

Mais parfois je l'imagine, environ six mois avant la fin. Il est endormi sur son canapé, il rêve ce qui deviendra un jour son dernier film.



« Peut-être », pense-t-il dans son rêve, « qu'ils regardent les cieux. Là. Vous les voyez ? L'un d'eux crie et on n'entend pas ses mots… » Bientôt le téléphone va sonner, et il se réveillera, et tout recommencera.

Inanna Shah-Leshy
1" avril 2000



Les intertextes ont été créés au moyen d'un copieur laser Canon 3000 et du générateur de texte Babble 2.0.

MILLENNIUM
COUNTDOWN

Neil Gaiman + Dave McKean

Signal/Bruit

Traduit de l'anglais
par David Calvo
et Charles Recoursé

Comment donner un sens à votre vie ?

À Londres, un réalisateur se meurt d'un cancer.
Le point d'orgue de sa vie, son plus grand film, aurait raconté l'histoire d'un village en Europe à l'approche des derniers instants de l'an 999.
Cette histoire ne sera jamais narrée.
Mais il continue à la travailler, sans but, dans sa tête. Il fait le film que personne ne verra jamais.
Personne, sauf nous.

« *Signal/Bruit* ne divertit pas.
Il gratte, il provoque, il effraie.
Il vous dit des choses que vous ne voulez pas savoir avant de vous retourner en vous demandant d'y regarder de plus près pour voir l'émotion, la beauté d'une lumière qui danse sur l'arête de la vie, une vérité aussi simple et directe que la mort. »
Jonathan Carroll

Originellement commandé en feuilleton par le magazine *The Face*, puis publié en intégralité en 1992, *Signal/Bruit* a fait l'objet d'une nouvelle édition augmentée en 2007.
C'est celle-ci qui vous est présentée aujourd'hui.

LE DIABLE VAUVERT